

Mère jalouse (La), comédie en trois actes et en vers

Auteur : Barthe, Nicolas-Thomas (1736-1785)

Description & Analyse

DescriptionEn trois actes et en vers, par M. Barthe,... Représentée, pour la première fois, par les Comédiens françois ordinaires du Roi, le 23 décembre 1771. Nouvelle édition

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

58 Fichier(s)

Les mots clés

[Théâtre \(Comédie\)](#)

Informations éditoriales

Localisation du documentBibliothèque de Lyon, Part-Dieu, Silo Ancien (cote SJ B 865/2)

Informations sur le document

GenreThéâtre (Comédie)

Eléments codicologiques58 p. ; 20 cm

Date1778

LangueFrançais

Édition numérique du document

Éditeur de la ficheLaurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Contributeur(s)Macé, Laurence (édition scientifique); Suze, Isabelle (édition numérique)

Citer cette page

Barthe, Nicolas-Thomas (1736-1785), *Mère jalouse (La)*, comédie en trois actes et en vers, 1778

Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 14/01/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Ecume/items/show/397>

Copier

Notice créée par [Isabelle Suze](#) Notice créée le 20/02/2023 Dernière modification le 23/05/2023

L A M E R E 10

JALOUSE,
COMÉDIE.

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

Par M. BARTHE, de l'Académie de
Nîmes

Représentée, pour la première fois, par les Comédiens
Français ordinaires du Roi, le 23 Décembre
1771.

Quod latet arcanâ non enarrabile fibrâ.
Persé, Satire V.

NOUVELLE ÉDITION.



A P A R I S.

Chez DIDOT, l'aîné, Imprimeur
& Libraire, Rue Pavée.

M. D C C. L X X V I I I.

31.



ACTEURS.

Mad. De MELCOUR.	Mad. <i>Préville.</i>
M. De MELCOUR, ancien Militaire.	M. <i>Brizard.</i>
JULIE, Fille de Mad. de Melcour.	Mlle. <i>Doligny.</i>
Mad. De NOZAN, Tante de Julie.	Mad. <i>Drouin.</i>
M. De VILMON, Ami de M. de Melcour.	M. <i>Bellecour.</i>
M. De TERVILLE, Amant de Julie.	M. <i>Molé.</i>
M. De JERSAC.	M. <i>Augé.</i>
UN PEINTRE.	M. <i>Dauberval.</i>
Une Femme de Chambre.	
Laquais.	

La Scene est à Paris, chez M. & Mad. de Melcour.

Digitized by Google

L A M E R E
JALOUSE,
COMÉDIE.
ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE MELCOUR, M. DE VILMON.

VILMON.

Elle, repose enfin dans le petit Sallon.
M E L C O U R.

Je ne connois plus rien au train de ma maison.
Jadis nous étions gais, & d'une gaîté folle,
Nous voilà d'un ennui, d'un froid qui me désole.

V I L M O N.

Il est vrai qu'autrefois on riait un peu plus.

M E L C O U R.

Nos soupers, nos conceris sont tous interrompus.

V I L M O N.

Madame, cependant, aime fort la musique.

M E L C O U R.

Elle étoit dissipée, elle est mélancolique.

Elle vouloit tout voir, & se montrer par-tout;

Des fêtes, des plaisirs elle a perdu le goût.

(*En riant.*)

Eh bien, excepté nous, & Terville que j'aime,

A 8

4
La Mere Jalouse,
Et ce Monsieur Jersac présenté par vous-même ;
Elle ne voit personne & boude l'univers.
Son esprit même... a pris je ne sais quel travers ;
Cet esprit enjoué qui savoit tout séduire
Tourne presque à l'aigreur, & vise à la satire.
De tous ces changemens n'êtes-vous point frappé ?

V I L M O N.

Croyez que tout cela ne m'est point échappé ;
Et ce qui me confond, ce qui doit vous surprendre ;
(Vous êtes pour Julie un beau-pere si tendre !)
Mon ami, je ne fais, mais j'ai cru remarquer...
Là-dessus cependant, j'ai peine à m'expliquer :
Cela seroit fâcheux cela peut ne pas être.

M E L C O U R.

Vous m'alarmez, Vilmon.

V I L M O N.

Je le devrois peut-être.

J'ai vécu, j'ai servi, je demeure avec vous ;
Et je ne puis enfin observer, qu'entre nous,
Qu'avec sa fille même elle est d'une tristesse,
D'une humeur !

M E L C O U R.

Hé ! mais, oui ; par excès de rendresse.
Elle la veut parfaite ; à cet âge ! elle a tort.

V I L M O N.

La voit-on négligée ! on la gronde d'abord.

M E L C O U R.

On a raison.

V I L M O N.

Parée on est plus mécontente.

M E L C O U R.

On a raison. Faut-il que sa folle de tante,
Qui ne rêve que d'elle & la prône toujours,
Lui donne un goût de luxe ?

V I L M O N.

Enfin, depuis neuf jours
Que d'un triste couvent elle a franchi la porte,
Madame ne sort pas, & défend qu'elle sorte.

M E L C O U R.

Et la migraine donc ?

V I L M O N.

S'il faut ne point flatter,
Cette migraine-là nous vint (je fais datter)
Le jour où du Couvent la petite est sortie,
Moi, j'ai vu la migraine entrer avec Julie.

M E L C O U R.

Mais, Vilmon, c'est me dire & sans trop de détour,
Que vous soupçonneriez Madame de Melcour...

*Il est interrompu, & dans toute la Scène suivante il
a l'air triste & pensif.*

SCENE II.

ME. DE NOZAN, M. DE MELCOUR,
M. DE VILMOM.

ME. DE NOZAN, *de loin.*

JE l'ai mis dans ma tête, il faut que je l'emmène,
Qu'elle sorte avec moi; sa mère a la migraine,
Ma nièce ne l'a point, & la prendroit aussi.
On me la tyrannise, on l'emprisonne ici:
Mais avec elle enfin je vais courir le monde.

(*Elle met des gants.*)
Monsieur, à mon retour que votre femme gronde,
Ceja m'est fort égal, je pars, & promptement.

(*Avec joie & d'un air de confidence.*)
Je l'ai fait habiller très-clandestinement;
Chez moi: vous m'entendez? J'ai même aidé Lisette.
(*Une Femme-de-Chambre lui porte un éventail.*)
Bon, j'avois oublié mon éventail.—Rosette?
Est-elle descendue?

ROSETTE, *à demi-voix.*
Elle descend.

(*Rosette sort.*)

ME. DE NOZAN.
Adieu,

Je m'en vais la montrer.

MELCOUR.

Vous revenez dans peu?

ME. DE NOZAN.
Oh! Si vous la voyez! Elle est... dans sa parure,
Elle est d'une beauté! Mais j'entends ma voiture,
Adieu, je vous l'enlève.

VILMON.

Elle a ma foi raison.

SCENE III.

M. DE MELCOUR, M. DE VILMON.

MELCOUR, *d'un air distrait & rêveur.*

MAdame de Melcour... le pensez-vous, Vilmon?
Jalouse... de sa fille!

VILMON.

A vous parler sans feinte,

Digitized by Google

Je n'en suis pas très-sûr ; mais j'en ai quelque crainte;

M E L C O U R.

Pouvez-vous lui prêter une pareille horreur ?

Jalouse ! de sa fille ! Allons donc, quelle erreur !

Vous voilà bien au reste, avec votre finesse,

Le tic d'observer tout, de deviner sans cesse.

V I L M O N.

Je voudrois me tromper.

M E L C O U R.

Et vous vous trompez fort ;

Une mere jamais eut-elle un pareil tort ;

Un foible si honteux ! Mais je vois le contraire,

La beauté d'une fille énorgueillit sa mere.

V I L M O N.

Cela doit être au moins ; j'en connais toutefois...

M E L C O U R.

Savez-vous quand du sang on étouffe la voix,

Quand on peut se résoudre à n'aimer point sa fille ?

C'est lorsque sa laideur dépare une famille.

On devient même alors cruel par vanité.

J'ai vu plus d'un mere, ivre de la beauté,

Punir dans son enfant la laideur comme un crime ;

D'un barbare amour-propre en faire la victime,

Et, pour n'en pas rougir, l'ensevelir souvent

Dans le fond d'une Terre, ou l'ombre d'un couvent.

Julie a-t-elle donc ce tort avec sa mere ?

V I L M O N.

Non ; au public pourtant on ne la montre guère.

M E L C O U R.

Vous êtes cruel.

V I L M O N.

Vrai.

M E L C O U R.

La nature a des droits...

V I L M O N.

Respectés, je le fais du peuple, des bourgeois ;

Mais dans un siècle, vain, dans un monde frivole

Où la beauté du Sexe est sa première idole ;

Où les femmes de plaisir ont toutes la fureur,

Voudroient de leur jeunesse éterniser la fleur,

Disputent le terrain à l'âge qui s'avance,

Et font contre le temps la plus belle défense ;

Où leur coquetterie (on ne nous entend pas)

Dure deux ou trois fois autant que leurs appas,

Mon ami, ce travers sans doute fort bizarre,

Quoique peu remarqué, n'est pourtant pas très-rare.

M E L C O U R.

Je ne l'ai jamais vu.

V I L M O N.

C'est qu'on fait le cachet.

Digitized by Google

M E L C O U R.

On en fait un secret.

V I L M O N.

Hé oui ! pour Parracher,
Peut-être assidûment faut-t-il voir une mère
Idolâtre du monde & coquette légère,
Que sa fille... impertune, & déjà suit de près,
Et dont un gendre, hélas ! va dater les attrait.

M E L C O U R.

Ma femme enfin, Monsieur, n'aime donc point la sienne.

V I L M O N.

Elle l'aime, beaucoup, il faut que j'en convienne ;
Et s'il falloit la perdre ou craindre pour ses jours,
Vous la verriez trembler, prodiguer ses secours.

M E L C O U R.

Mais accordez-vous donc.

V I L M O N.

Entrez ! me contre-dire ?
Une mère, en un mot, (Je souffre de le dire)
Oui, peut aimer sa fille, & peut ne pas l'aimer ;
D'un fâcheux parallèle, en secret, s'alarmer,
Peut s'applaudir tout haut de la voir jeune & belle ;
Et soupirer tout bas de plaire un peu moins qu'elle.
Ce sont là, mon ami...

M E L C O U R.

Des contrariétés.

V I L M O N.

Dans le cœur d'une femme !

M E L C O U R.

Oh !.. vous me tourmentez
J'aime sa fille, moi, qui ne suis qu'un beau-père ;
Et vous craignez, Monsieur, vous voulez qu'une mère

V I L M O N.

Je ne veux point, j'ai vu, j'ai cru voir ; cependant
Hâtez-vous, croyez-moi, d'établir cet enfant...

M E L C O U R.

Tenez, vous allez voir son humeur déridée
Par le jeu tableau donc je vous dois l'idée.

V I L M O N.

Eh bien ! il vous dira si j'avais dévié,

M E L C O U R.

Ce tableau ?

V I L M O N.

C'est pour vous qu'il est imaginé,
Un peu plus que pour moi.

M E L C O U R. *siugement.*

Je suis sur qu'il doit plaire.

V I L M O N.

Bon ! une fille peinte à côté de sa mère :

Cela ne prendra point, vous m'allez croire enfin.

Moi, je vous attends-jà. Mais votre homme divin
Me fait aussi damner ; la veille de la fête,
N'être pas prêt encor, c'est à perdre la tête.
Amenez-nous ce Peintre, obligez-moi ; pardon,
Le Peintre mort ou vif, le tableau fait ou non.
VILMON, d'parti
C'étoit bien mon projet.

S C E N E . I V .

Mde. DE MELCOUR, M. DE MELCOUR.

Madame DE MELCOUR.

Q

Uoi ! ma fille est sortie !
Il est fort singulier qu'à l'âge de Julie
On sort sans sa mère.

M E L C O U R .

Ou sa tante !

Madame DE MELCOUR.

Fort bien !

Elle est avec sa tante.

MELCOUR, d'un air de bonté.

Allons, ne dites rien ;
Pour une demi-heure au plus, je lui céderai
Madame de Nozan qui me fut demandée,
A vous dire le vrai, vient d'en avoir pitié.

Madame DE MELCOUR.
Pitié !

M E L C O U R .

La pauvre enfant a l'air ennuyée.
Aussi ne voir le jour de plus d'une semaine,
C'est... changer de couvent.

Madame DE MELCOUR.

Quoi donc ? je la disgracie.

Je me sens un peu mieux ; & je fais avertir
Mademoiselle : mais, elle vient de sortir ;
Où l'aura-t-on menée ? Ah, quelle extravagance !

Une enfant... qui n'est rien, n'a point de caractère ;
Vous le savez vous-même ; un air timide, neuf,
Un ton ! pour dire un mot elle en appelle neuf.

Et sa tante ! Julie est bien avec sa tante,
J'aime... ma belle-tante, elle a l'âme excellente ;

Pour la tête ! pensant après avoir parlé.

Ne diffimulant rien ; mis à tien, cerveau brûlé.

Je le vois toutes deux : l'une si sîlée à confondre
A trente questions ne saura que répondre,

Et

Et l'autre pour l'aider, haussant vite la voix,
Glapira brusquement vingt choses à la fois.
Félicitez-vous bien !

M E L C O U R.

Soyez sûre...

Madame DE MELCOUR.

Oui, très-sûre

Qu'elles vont revenir avec quelque aventure,
Quelque bon ridicule.

M E L C O U R.

Un peu moins de frayeur ;

Votre fille est aimable, & votre belle-sœur...

Me. D E M E L C O U R.

L'est fort peu.

M E L C O U R.

Bonne & gaie, & plaît partout.

Me. D E M E L C O U R.

Peut-être ;

Dans ses sociétés. Enfin, où peut-elle être

Cette tante si bonne ?

M E L C O U R.

Où ?

Me. D E M E L C O U R.

Puis-je le savoir ?

M E L C O U R.

Mais sans doute... à choisir des bouquets pour ce soir ;
Porcelaines, bijoux ; on pense à votre fête.

Me. D E M E L C O U R.

Mon Dieu, ma chère sœur, vous êtes trop honnête.

M E L C O U R.

Eh bien ! laissons la tante, & parlons sans humeur
D'un mari pour la nièce.

Me. D E M E L C O U R.

A propos de ma sœur,

Ne convenez-vous pas qu'elle est d'une folie ?

Elle passe son temps à me gâter Julie.

MELCOUR, avec impatience.

Madame, voulez-vous qu'on ne la gâte point ?

Mariez-la bien vite.

Me. D E M E L C O U R.

Hé ! d'accord sur ce point :

Elle m'y fait penser. La voit-elle inquiète,

Un peu triste ? Aurois-tu quelque peine secrète ?

Quelque chagrin ? dis-moi : peut-être souffres-tu ?

Le visage un peu pâle ? Ah Dieux ! tout est perdu.

A table, où poliment près de Mademoiselle,

Elle ne sert, ne voit, & ne regarde qu'elle :

Mais tu ne manges point ! Ailleurs ; tu ne dis rien,

Et la très-chère sœur qui parle bien, très-bien,

Jour & nuit, ne voit pas qu'il faut savoir se taire,

B

La Mere Jalousie ;
 Qu'un enfant qui se taft n'a rien de mieux à faire.
 Quel engouement d'ailleurs ! quelle ivresse ! & pourquoi
 Hier, je fais venir des étoffes pour moi ;
 La voilà qui déroule & parcourt chaque pièce :
Ma sœur, ces quatre ou cinq iroient bien à ma nièce
 Souvent dans un accès, d'un air mystérieux,
 Elle prend par la main une personne ou deux,
 Et les mène en silence & tout droit devant elle :
Eh mais ! admirez donc, voyez comme elle est belle
 On regarde, on sourit : excellente leçon !

M E L C O U R.

Sa tante a quelque tort, elle a quelque raison.
 Votre fille est si bien !

Me. DE MELCOUR.

Est-on mal à son âge ?

M E L C O U R.

Quoi ! les plus jolis traits, le plus joli visage !
 D'abord, vous m'avoûrez qu'elle est d'une fraîcheur !

Me. DE MELCOUR.

Oui, fraîcheur de seize ans.

M E L C O U R.

Le teint, d'une blancheur §

Me. DE MELCOUR.

Un peu fade ; son front...

M E L C O U R.

Va bien à la figure ;

Et quant aux yeux, ce sont les vôtres, je vous jure :
 Oui, tirez-vous de-là.

Me. DE MELCOUR.

Je conviens que les yeux,

(Je n'y mets point d'humeur) sont ce qu'elle a de mieux ;
 En revanche peut-être...

M E L C O U R.

Et puis, osez le dire,

Un ton de voix charmant, & le plus fin sourire.

Me. DE MELCOUR.

Mais, elle sourit donc ? je ne m'en doutais pas.

M E L C O U R.

Hé ! c'est que devant vous elle a de l'embarras ;
 Elle ne sait comment s'y prendre pour vous plaire ;
 Pourquoi l'effaroucher ?

Me. DE MELCOUR.

Elle a peur de sa mère ?

Point du tout : cet air gauche est l'effet des couvents.

MELCOUR, avec vivacité.

Et vous vouliez encor l'y laisser pour deux ans !

Me. DE MELCOUR, du même ton.

Et j'avois des raisons que j'ose trouver bonnes.

Faut-il qu'elle ressemble à ces jeunes personnes

Qu'on affiche trop-tôt, qu'on a le mauvais goût

De montrer, d'étaler de promener par-tout ?
 Aux jardins, aux soupers, aux bals, en grande loge,
 Leur beauté vous poursuit & court après l'éloge.
 Veut-on les établir ? Les regards sont usés,
 Par des attrait plus neufs les leurs sont éclipsés ;
 Elles brillent encore & n'ont plus rien qui tente,
 Et l'on croit, à vingt ans, qu'elles en ont quarante.

M E L C O U R.

Madame finissons ; je vois mieux tout ceci.
 Vous aimez cet enfant sa tante l'aime aussi :
 Vous donnez toutes deux dans un excès contraire,
 L'une trop indulgente ; & l'autre trop sévère.
 Elle lui passe tout, vous ne lui passez rien.
 Ça, repartons du gendre, il en est temps.

Me. DE MELCOUR.

Eh bien ?

S C E N E V.

M. DE MELCOUR, Madame DE MELCOUR, JULIE,
 Madame DE NOZAN.

Me. DE NOZAN, *dans le fond du Théâtre.*

AH Ciel je n'en puis plus, je meurs, je suis brisée.
 M E L C O U R.

Quoi donc ?

Me. DE NOZAN.

Anéantie.

(*Elle se jette dans un fauteuil.*)

J U L I E.

Et moi guère amusée.

Comment avons-nous fait pour nous tirer de là !

Me. DE NOZAN.

C'est, je crois, un miracle ; à la fin nous voilà.

J U L I E.

Nous y serions encor sans Monsieur de Terville.

Ah ! comme il s'empresse ! & pour nous être utile.

Me. DE NOZAN.

Il s'est fort près de nous heureusement trouvé.

Me. DE MELCOUR *s'approchant de Julie.*

De quoi s'agit-il donc ?

M E L C O U R.

Qu'est-il donc arrivé ?

Me. DE MELCOUR, *alarmée & prenant la main de sa fille.*

Je vous l'ai déjà dit, Monsieur : quelque folie.

Me. DE NOZAN, *se levant.*

Quelque folie ! un jour... le plus beau de ma vie !

Digitized by Google

23 *La Mere Jalouse*,
Un triomphe ! mon cœur, allons, repose-toi ;
Tu dois être excédée, & plus lasse que moi.
(*Elle fait asseoir Julie.*)

J U L I E.

Je le suis, il est vrai. Mon Dieu ! quelle assemblée !
Quel tumulte !

Me. DE NOZAN, *caressant sa nièce.*
Elle en est encor toute troublée.

M E L C O U R.

Mais éclairez-nous.

Me. DE MELCOUR.

Mais vous m'alarmez fort.

Me. DE NOZAN.

Figurez-vous ma sœur que nous entrons d'abord
Dans cette grande allée.

Me. DE MELCOUR.

Où donc ?

Me. DE NOZAN.

Aux Thuilleries ;

Un monde affreux.

Me. DE MELCOUR, *pâlissant.*

Toujours quelques étourderies.

Me. DE NOZAN.

J'ai peine à respirer ; tout Paris étoit là,
Tout Paris en extase ! il falloit voir cela.
Si vous saviez combien je vous ai désirée !
Ah ! que vous auriez vu votre fille admirée !
D'abord un, & puis deux, & puis vingt, & puis cent ;
Puis deux mille : c'étoit un tableau ravissant ;
Je ne l'embellis point & je ne fais pas feindre ;
Pour vous dédommager, tâchez de vous le peindre.
Ils accourroient en foule, & pressés, coudoyés,
Se ferroient, se heurtoient, s'élevoient sur leurs pieds ;
Les uns causeurs bruyans ; les autres plus honnêtes
Regardoient en silence, & pardessus les têtes.

Me. DE MELCOUR,

Madame assurément a lieu de triomphér...

Vous exposiez ma fille à se faire étouffer.

Me. DE NOZAN.

Etouffer, est fort bon ! Etouffer ! je vous aime.

C'étoit le plus beau cercle ! ils se rangeoient d'eux-même,
Et quand nous avantions le cercle reculoit.

M E L C O U R.

L'aventure est charmante & le récit m'en plaît.

J U L I E *se levant.*

Oh ! moi, je n'étois pas tout-à-fait si contente ;
Pour la première fois je sorts avec ma tante,
Et je vois tout ce monde... Ah qu'il m'intimidbit !
Je ne favois d'abord pourquoi l'on regardoit ;
Je regardois aussi ; je me suis apperçue

Digitized by Google

Que c'étoit moi : jugez comme j'étois émue.
 Et même j'ai pensé qu'ils se... mocquoient de moi,
 Que mon air, ma parure, ou bien je ne fais quoi
 Etoient peut-être mal ; je l'ai dit à ma tante ;
 Elle s'est mise à rire. Enfin toute tremblante,
 Pour me débarrasser de ces gens curieux,
 Je me détourne : bon ! par-tout, par-tout, d'es yeux ;
 Et, des mises, à la fin, je ne savois que faire.

MELCOUR, à Madame de NOZAN.

Vous étiez moins timide ?

ME. DE NOZAN.

Intrépide, beau-pere.

MELCOUR.

D'honneur ? Vous faisiez face à tout ce monde-là ?

ME. DE NOZAN.

J'étois au Ciel.

ME. DE MELCOUR, à part.

La folle !

ME. DE NOZAN, en riant.

Et pourtant, tout cela

N'étois pas pour mon compte ; & vous devez comprendre
 Que même un seul instant, je n'ai pu m'y méprendre.

ME. DE MELCOUR, à part.

Je le crois.

ME. DE NOZAN.

Mais c'étoient des regards, des sourls ;

Des...

ME. DE MELCOUR.

Et ma fille est donc la fable de Paris !

ME. DE NOZAN.

La fable ! En vérité vous êtes fort à plaindre.

Elle se place entre M. & Madame de Melcour, les prend par la main & leur parle bas, en imitant les voix de plusieurs personnes qui interrogent & qui répondent.

On disoit : elle est bien.—Mais elle est faite à peindre ;
 Quelle taille.—Et ces yeux !—Elle sort du couvent,
 Nous ne l'avions pas vue.—On ne voit pas souvent
 De ces figures-là.—Quel air doux & modeste !
 Sa rougeur l'embellit.—Elle sera céleste.

—Elle l'est.—Ce doit être un bon parti.—Très-bon.

—Seize ans ?—au plus. Et puis on demandoit son nom.
 Et quelqu'un vous nommoit.—Cette dame ?—est sa tante,
 Qui lui laissera bien dix mille écus de rente.
 Baise-moi mon enfant, tu les auras.

(Elle la baise sur les deux joues.)

ME. DE MELCOUR, à Julie.

Rentrez à

Et ne sortez jamais sans mon ordre.

(Julie rentre.)

SCENE VI.

M. DE MELCOUR, Madame DE MELCOUR,
Madame DE NOZAN.

Madame DE NOZAN, à *Melcour.*

A. Dmirez

De quel ton...

M E L C O U R.

Il est dur.

Me. DE MELCOUR.

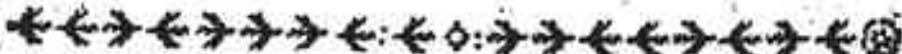
Moi, je le trouve sage,
Et je l'ai pris trop tard. Pensez-vous quel ravage
Peuvent faire en un jour tous ces jolis propos,
Ces douceurs ces fadeurs, cette extase des fous,
Toute cette folie enfin... qu'on exagère ?
Beau succès ! beau début ! Madame, soyez fière.
Il ne tient pas à vous, qu'en ce même moment,
Ma fille n'ait sa part de cet énivrement ;
Que son petit orgueil & sa petite tête
N'ait cru de tout Paris avoir fait la conquête.
— A seize ans !

Me. DE NOZAN.

Pourquoi non ? Le compte est merveilleux.
Faut-il pour être belle en avoir trente deux ?

MELCOUR, appercevant *Terville.*

Paix.



SCENE VII.

M. DE MELCOUR, Madame DE MELCOUR,
M. DE TERVILLE, Madame DE NOZAN,

TERVILLE.

Mesdames, pardon ; j'ai gagné ma voiture
Un peu tard ; mille gens, témoins de l'aventure,
Sont venus me rejoindre ; & pour m'interroger,
On me faisoit aussi l'honneur de m'affieger :
Sans leur répondre à tous je n'ai pu m'en défaire.
Je nommois tour-à-tour & la fille & la mère,
Je croyois partager un triomphe si doux,
Madame. Votre fille enchante !... comme vous,
Et vous savez déjà sans doute la nouvelle,
On s'est hâté, je peugé !...

Digitized by Google

M. DE MELCOUR, séchement

Oui.

TERVILLE, cherchant des yeux Julie.

Mais, Mademoiselle ?

M. DE MELCOUR.

Je vous fais gré, Monsieur, de vos soins obligens ;
Laissons-cela de grace.

M E L C O U R, à part.

Il est de folles gens !

Mon maudit Peintre ?

(*Un Laquais parle dans le fond.*)

Enfin le voici je m'étonne !

M. DE MELCOUR, au Laquais.

Ah ! ne seroit-ce point ce Monsieur de Bayonne ?

M E L C O U R.

(*A part.*)

Non. Il vient à propos pour ma femme & pour nous

S C E N E V X X X.

M. DE MELCOUR, Madame DE MELCOUR ;

TERVILLE, Madame DE NOZAN, JULIE ;

M. DE VILMON, UN PEINTRE procédé de deux

Laquais qui portent un Tableau.

VILMON, Prenant Julie par la main.

V.

Enez, Mademoiselle ; on a besoin de vous.

M. DE MELCOUR, au Peintre.

Qu'est-ce ?

MELCOUR, avec joie, montrant le tableau placé au milieu de la Scène.

(*A part.*)

Votre bouquet. Observons.

M. DE NOZAN étonné.

Ciel ! Julie !

Et sa mere près d'elle.

M. DE MELCOUR, à part.

Encore une folie !

T E R V I L L E.

(*Regardant Julie & le tableau, bas à Vilmon.*)

Quels traits ! elle est parlante.

M. DE NOZAN, à Julie.

O ! si je ne craignois

De gâter la peinture, oui, je te baiserois.

(*Elle approche pour baisser le portrait, le Peintre l'arrête.*)

M. DE MELCOUR, à part.

Quelle tête !

Me. DE NOZAN, au Peintre:
Monsieur, j'en veux une copie.

Me. DE MELCOUR.

Madame, cette idée est de vous, je parie.

Me. DE NOZAN.

Ah! je le voudrois bien ; je n'ai pas ce bonheur.

Madame de Melcour se tourne vers son mari.

M E L C O U R.

Ni moi ; c'est à Vilmon qu'il faut en faire honneur.

VILMON, à Madame de Melcour, d'un air de bons-
hommie.

Mais je la crois heureuse.

Me. DE MELCOUR, avec une colère retenue.

Heureuse j'ose dire...

Oui, Monsieur, qu'elle est folle !... hé mais, c'est un délire.

V I L M O N, à part.

Fort bien ; j'ai deviné.

Pendant cette Scène, Vilmon observe M. de Melcour qui écoute & regarde sa femme d'un air inquiet. Madame de Nozan contemple sa nièce, la rapproche du tableau la compare à son portrait, parle bas au Peintre, &c.

M E L C O U R.

Mais voyez...

Me. DE MELCOUR.

Mais je vois

Qu'il a fallu d'abord négliger pour un mois

Les Maitres de Dessin, de Musique & de Danses

J U L I E.

Je vous jure...

Me. DE MELCOUR, l'interrompant.

Il étoit d'une grande importance

Que pour ce beau portrait tout fut abandonné !

Car, un premier portrait, sa tête en a tourné.

Comment ne pas sortir ?...

Me. DE NOZAN, la prenant par la main.

Grondeuse que vous êtes,

Regardez donc ; mais c'est à renverser les têtes.

Me. DE MELCOUR.

Oui la sienne. Madame, il faut vous parler franc ;

Vous avez la fureur de gâter cet enfant.

Deux scènes dans un jour l'une folle, bruyante,

L'autre (Pardon, Madame,) un peu moins indécente ;

Et non moins dangereuse. Exacte à s'admirer

Dans ce tableau, sans cesse il faudra se mirer,

Se sourire, en secret s'applaudir d'être belle,

Et luter d'agrémens pour vaincre ce modèle.

VILMON, souriant malignement.

Madame, craignez-vous !...

Me. DE MELCOUR.

Monsieur, vous m'étonnez.
 Avec votre bon sens, vous aussi, vous donnez
 Dans un pareil travers; vous l'imaginez même,
 Et dissimulez mal votre plaisir extrême,
 Et modestement fier, venez encore ici
 M'étaler ce chef-d'œuvre.

TERVILLE avec transport.

Hé! c'en est un aussi.

Sur un coup-d'œil de Vilmon il se reprend.

(Bas à Julie.)

Votre portrait... le vôtre.

Me. DE MELCOUR.

Oh! vous êtes aimable,
 Et vous ne dites rien que de très-agréable,
 Votre ton est poli, votre propos flatteur...

TERVILLE, bas, regardant Julie.
 Mais je ne flatte point...

VILMON, l'arrête par un nouveau signe.

Me. DE MELCOUR, à Terville.

Je fais, je fais par cœur
 Que tout portrait de femme est divin à votre âge:
 Bien ou mal, laide ou non, on a votre suffrage.
 Si le portrait ressemble, il est délicieux;
 S'il ne ressemble pas, l'original est mieux.
 Cela s'est dit par-tout; à quoi bon le redire?

LE PEINTRE.

Oh! je ne prétends pas; Madame, qu'on admire;
 Mais, pour la ressemblance...

Me. DE MELCOUR, l'interrompant.

Il ressemble; charmant;

Sublime! Permettez un conseil seulement:
 Ne nous peignez jamais de femme sur copie;
 Et, pour peindre un enfant, attendez, je vous prie;
 L'agrément de sa mère. (A un Laquais.

Allons, ôtez cela.

(On emporte le Tableau.)

Me. DE NOZAN, à M. de Melcour.

Mais concevez-vous rien à cet orage-là?
 Mais à quel âge donc veut-elle que ma nièce?...
 Mais dites-moi, ma sœur qu'avez-vous donc? Quoi!
 Qu'est-ce?

Faut-il pour son portrait attendre soixante ans,
 Qu'au lieu de cheveux blonds elle ait des cheveux blancs;
 Qu'au lieu de ses couleurs fraîches & naturelles,
 Et de ces beaux sourcils & de ces dents si belles,
 De ce charmant visage enfin que je lui voi,
 Elle soit bien ridée & laide... comme moi?
 Eh fi! cela seroit peut-être pittoresque,
 Mais croyez-moi, fort triste.

La Mere Jalouse,
 M^e. DE MELCOUR, *à part.*
 Oh! je le croirois presque.
 MELCOUR, *d'un ton honnête au Peintre.*
 Vous avez fait, Monsieur un excellent tableau.
 M^e. DE NOZAN.

Excellent.

LE PEINTRE, *à M. de Melcour.*
 Je ne suis ni La Tour, ni Wanlo,
 Mais je crois ceci bon ; souffrez que j'en dispose ;
 Et qu'au premier Sallon, Madame je l'expose.

M^e. DE MELCOUR.

Mais tout le monde ici perd la tête, je crois.
 Au premier sallon !

V I L M O N.

Oui.

M^e. DE MELCOUR, *Très-vivement.*

Monsieur, ma fille & moi
 Nous n'irons pas grossir cette foule... imbécile
 De portraits, qui placés, pressés, rangés en file,
 De leurs cadres dorés sortent de toutes parts,
 Et dès l'escalier même assiégent nos regards.
 Eh! Messieurs, voulez-vous une solide gloire ?
 Donnez dans vos salons de grands tableaux d'histoire,
 Non des têtes de femme & de marmots d'enfans.

LE PEINTRE, *souriant d'un air malin.*
 Les hommes sont, Madame, un peu plus indulgents.

M^e. DE NOZAN.

On vous distinguerá, j'y mènerai Julie...

M^e. DE MELCOUR, *à part.*

Non.

M^e. DE NOZAN.

Vous serez vengé.

MELCOUR, *au Peintre.*

Moi, je vous remercie ;
 Et dans mon cabinet vais vous dire deux mots ;
 Daignez me suivre.

(M. de Melcour sort avec le Peintre.)

M^e. DE NOZAN.

Et moi, j'ai besoin de repos.

(Regardant Julie, *à part.*)

Grand besoin ; elle aussi ; viens. Le sang me pétille.

(Bas à Madame de Melcour.)

Je crains de vous manquer aux yeux de votre fille.

(Elle emmène sa nièce.)

TERVILLIE, *à part, en regardant Julie & sa mère.*
 Ah! Dieux!

(Vilmon accompagne Madame de Nozan, & Ter-
 ville Julie.)

M^e. DE MELCOUR.

Mademoiselle, arrêtez ; un moment.

(Terville sort, Julie revient vers sa mère.)

SCENE IX.

Madame DE MELCOUR, JULIE.

Me. DE MELCOUR, *après avoir regardé sa fille quelque temps en silence.*

Je ne vous ai pas fait quitter votre couvent
Pour aller prendre l'air lorsque j'ai la migraine,
Dans des jardins publics donner vite une scène,
Perdre à votre toilette un demi jour au moins...
Éparpiller le temps en mille petits soins.
Comme vous voilà mise! & ce bel étalage,
Cet immense panier!... coiffée à triple étage!
Il faut, Mademoiselle, il faut vous préparer
À ne sortir, rester, vous coiffer, vous parer,
Vous faire peindre, rien enfin, que je n'ordonne;
Moi seule, entendez-vous? je n'excepte personne.
Retournez, s'il vous plaît, à votre clavecin...

(*Julie fait deux pas.*)

Que vous négligez fort ainsi que le dessin.
Et, n'allez pas penser que cela vous ressemble;
C'est que tout est flatté, les détails & l'ensemble,
Tout.

JULIE, *à part & pleurant presque.*
Terville du moins n'entend pas.

Madame DE MELCOUR.

Ce regard!

Là, cet air!... Puis-je donc vous mener quelque part?
Julie a le cœur gros, est prête à pleurer; sa mère attendrie lui prend la main & dit d'un ton plus doux.
Mon enfant, on vous perd par ce jargon d'usage
Dont on berce par-tout les filles de votre âge;
Et... baisez-moi.

(*Appercevant son mari.*)

Rentrez.

Julie sort, M. de Melcour remarque son air abattu & s'arrête un instant.

SCENE X.

Madame DE MELCOUR, M. DE MELCOUR.

MELCOUR.

Je puis enfin parler.

Digitized by Google

La Mere Jalouse,
Nous voilà sens ; j'ai cru devoir dissimuler,
Pour ne pas éclater j'ai gardé le silence.

Madame DE MELCOUR.

Je me suis fait, Monsieur, la même violence
Pour ne pas éclater ; entre nous, ce portrait
N'a pas le sens commun, je le dis à regret.

MELCOUR, *d'un ton sec.*

Madame, j'avois cru vous plaire & vous surprendre,
N'en parlons plus. Enfin, vous plairoit-il d'entendre
La liste des partis ?...

Madame DE MELCOUR.

La liste !

M E L C O U R.

Ils sont nombreux.

Madame DE MELCOUR.

Oh ! j'ai dans ce moment un mal de tête affreux.
Mais n'importe, voyons ; puisqu'il me faut un gendre.

M E L C O U R.

Le bruit de sa beauté commence à se répandre...
Madame DE MELCOUR.

Vite, voyons.

M E L C O U R.

D'abord, Monsieur de Bourlevoix

Riche, homme de finance, &...

Madame DE MELCOUR.

Pour ce premier choix ;
Vous m'en dispenserez. On le dit très-aimable,
Mais tous ces messieurs-là sont d'un luxe effroyable ;
On en cause, on en rit, on en est fatigué.

M E L C O U R.

Autrefois.

Madame DE MELCOUR.

Aujourd'hui. Follement prodigé

Tout mon bien s'en iroit en parcs, en avenues,
En châteaux, en boudoirs, en... sottises connues.

M E L C O U R.

Celui que je propose, est modeste & fangé.

Madame DE MELCOUR.

Tant mieux pour lui ; passons.

M E L C O U R.

Monsieur de Norangé,

Jeune & brave Officier, qui dans plusieurs affaires...

Madame DE MELCOUR.

Oh ! je respecte fort messieurs vos Militaires,
Mais il s'agit d'un gendre, & j'ai su quelquefois
Qu'avec de tels maris on est veuve six mois.
Un Héros... ne vit guère ; ou s'il revoit sa femme,
Monsieur arrive un jour au lever de Madame,
Heureux de rapporter, pour prix de ses exploits,
Avec un œil d'émail une jambe de bois.

M E L C O U R.

Mais quel déchaînement !

Madame DE MELCOUR.

Mais non, rien de plus sage.

M E L C O U R.

Que la Beauté du moins soit le prix du courage ;

Et ne condamnez point, Madame, au célibat

Les appuis généreux du Trône & de l'Etat.

Madame DE MELCOUR.

Ah ! j'ai tremblé pour vous la moitié de ma vie ;

Que je ne passe point l'autre, je vous supplie,

A trembler pour un gendre.

MELCOUR, *d'un air d'humour très-marqué.*

Eh bien, ne tremblez pas ;

Mais vous déchirerez ainsi tous les états,

Il n'en est pas un seul, si l'on veut en médire,

Qui, par quelque côté, ne prête à la satyre.

Madame DE MELCOUR.

Après.

M E L C O U R.

Que direz-vous du Comte de Gercour,

Homme de qualité, connu, bien à la Cour ?

Madame DE MELCOUR.

Qu'il nous convient, je pense, un peu moins que les autres,

Ma fille, un grand Seigneur ! quels projets font les vôtres ?

Je lui veux un mari qui sache au moins l'aimer,

L'aimer quoique sa femme ; & vous m'allez nommer

Un homme de la Cour !

MELCOUR, *étonné de ces refus continuels, la regarde un instant.*

Enfin...

Madame DE MELCOUR.

Mais cette liste

Ne finit point.

M E L C O U R.

Un homme entor jeune, un peu triste,

Madame DE MELCOUR.

Le Président ! sortir pour aller au Palais,

Rentrer, dîner en poste, & ne souper jamais ;

Un Président qui soupe est un être qu'on cite.

M E L C O U R.

Quoi ! pour ne pas souper !...

Madame DE MELCOUR.

D'ailleurs gens de mérite

Mais tant soit peu de morgue, épineux quelquefois

Et tellement au fait du dédale des loix,

Des tours & des détours, qu'ils plaignent pere, mere,

Enfans, petits enfans : si ma fille m'est chere,

Les procès me font peur.

*La Mere Jalouse ;
MELCOUR, s'emportant.*

Quel diable de travers !

Votre esprit est grippé contre tout l'univers ;
Le financier n'as pas le bonheur de vous plaire ;
Vous reculez de peur au nom du Militaire ;
L'homme de Cour, titré, n'en a pas plus d'accès ;
A tous les Présidens vous faites le procès :
Il ne nous reste plus, Madame, que l'Eglise.

Madame DE MELCOUR.

Vous vous trompez ; faut-il qu'enfin je vous le dise ;
Monsieur j'ai pour ma fille un excellent parti...

MELCOUR, étonné.

Vous ?

Madame DE MELCOUR.

Moi ; naissance, biens, mœurs, tout est assorti...

MELCOUR, d'un air de joie.

Terville sûrement ?

Madame DE MELCOUR, souriant.

Point. L'homme à qui je pense,
N'ira pas différer un héritage immense,
Recevois en héros une balle à vingt ans,
Daignera même, aimer sa femme, ses enfants,
Des querelles d'autrui ne se mêlera guères,
Et donnera son temps à ses propres affaires.

M E L C O U R.

Vous le nommez ?

Madame DE MELCOUR.

C'est là le gendre qu'il me faut.

M E L C O U R.

Vous le nommez ?

Madame DE MELCOUR.

Rentrans ; vous le verrez tantôt ;
J'ai l'état de ses biens, je vais vous en instruire,
Vous montrer ses papiers ; mais... souffrez qu'on respire ;
Ma tête, & tout ceci !

M E L C O U R.

Sans doute il m'est connu ?

Madame DE MELCOUR.

Un peu ; venez.

*Elle porte une main sur sa tête, & appuie l'autre sur
le bras de M. de Melcour.*

MELCOUR, à part.

Vilmon hélas ! a trop bien vu.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JULIE, M. DE VILMON, M. DE TERVILLE.

JULIE, *à elle-même.*

Ciel !

TERVILLE, *à lui-même.*

J'en deviendrai fou.

VILMON, *à lui-même.*

Se peut-il ?

TERVILLE, *à Vilmon.*

Une mère !

Enfin, vous entendez.

JULIE, *à Vilmon.*

Vous voyez.

TERVILLE.

Comment faire !

JULIE.

Aidez-nous.

TERVILLE.

Par pitié.

JULIE.

Monsieur, vous le pouvez.

TERVILLE.

Je vous dirai bien plus, c'est que vous le devez.
Sans vous je n'aurois point connu Mademoiselle.
Vous m'avez, malgré moi, que je vous le rappelle
Conduit à ce couvent; & vous deviez prévoir,
Monsieur, qu'impunément je ne pourrois la voir.VILMON, *à lui-même.*

Un homme de Province !

JULIE.

Oui, ma mère est entrée

Avec un grand Monsieur qui m'a désespérée ;

J'étois au clavecin...

TERVILLE.

Bien de figure ?

JULIE.

Hélas !

Je n'en fais rien encor, mais... je ne crois pas;
Mais je fais qu'il m'épouse.

TERVILLE.

Ah Dieux ! Mademoiselle ;

Digitized by Google

La Mere Jalouse,
Vous n'y consentez point. Jurez d'être fidèle,
Et de le bien haïr & de n'aimer que moi.
Avez-vous du courage ?

JULIE, *d'un air timide.*

Oh ! oui.

VILMON.

Beaucoup, je croi !
Jugez de son courage à cette voix tremblante.
TERVILLE, *impétueusement.*
Si j'allois me jeter aux genoux de sa tante ?

JULIE.

Oui.

VILMON.

Non. Elle n'est pas fort éprise de vous ;
Car elle a remarqué, j'en ris même entre nous,
Que vous lui vantez peu cette nièce si chère,
Et que vous prodiguez les fadeurs à la mère.
Oh ! c'est un double tort.

TERVILLE.

Graces à vos avis.

Depuis deux mortels mois je les ai trop suivis.
Courtisan assidu... (d'une mère cruelle,)
Je souffre, me contrains, je m'enchaîne auprès d'elle ;
Lui dis qu'elle est charmante ; & , d'après ce beau plan ,
J'ai su m'indisposer Madame de Nozan .
Je brûle, & je me tais ; le beau-père l'ignore :
Préseatement , Monsieur , faut-il attendre encore ,
Pour demander sa main , qu'un autre ait épousé ?
Me le conseillez-vous ?

VILMON, *après avoir hésité en apparence.*

Non ; rien de plus aisné
Que d'avoir leur aveu , c'est celui de la mère
Que...

TERVILLE.

J'y cours.

VILMON.

Attendez. Cet homme peut déplaire ;
Peut-être il fera mieux vos affaires que vous.
Eh ! laissez-lui le temps de travailler pour nous.
D'ailleurs, je la verrai.

JULIE.

Parlez avec courage.

TERVILLE.

Dites-lui tout crûment que son beau mariage
N'a pas le sens commun.

JULIE.

Oui ; qu'il me déplaît fort.

TERVILLE.

Qu'il ne se fera pas,

JULIE.

Que j'aime mieux la mort.

TERVILLE.

Que je peux lui tuer son gendre avant une heure.

JULIE.

Que je préférerois un couvent pour demeure.

TERVILLE.

Qu'elle va, par ce trait, revoler tout Paris.

JULIE.

Que ma tante à coup sûr jettera les hauts cris.

TERVILLE.

Que...

JULIE.

Que...

VILMON.

Mon Dieu ! je fais tout ce qu'il faut lui dire
Partez.

TERVILLE.

Vous promettez d'oser la contredire ?

VILMON.

Soit.

TERVILLE.

Si ce fol hymen s'acheve, les parens
Doivent perdre le droit d'établir leurs enfads.

JULIE.

Sans doute.

TERVILLE, s'enfuyant.

Elle vient.

JULIE, s'enfuyant.

Ciel !

Ils sortent par deux côtés opposés ; Vilmon rit de leur
fuite.

SCENE II.

VILMON, seul.

M

Ais elle est surprenante.
L'établir à l'insu de Melcour, de la tante !
Ah ! j'entends : nous voulons l'éconduire, au plutôt,
Nous voulons devenir grand'mère incognito.
— Eh quoi ? Jersac !



SCENE III.

Madame DE MELCOUR, JERSAC, VILMON.

Madame DE MELCOUR, à Vilmon.

Monsieur, vous venez de me rendre
Un service important, & je vous dois mon gendre.
VILMON, à Jersac.

Quoi ! c'est vous ; c'est Monsieur, qui....

JERSAC, très-content & affectueux.

Moi-même, oui vraiment,
Félicitez-moi donc. Mais quel étonnement !
J'ai voulu de ceci vous faire confidence.
Un peu plutôt ; Madame exigeoit le silence.
Je m'empresse du moins à vous remercier.
C'est à vous que je dois, je veux le publier,
Le bonheur de connoître & Madame & sa fille ;
Et bientôt, grâce à vous, je suis de la famille.

VILMON, à part.

Bien sûr ! Et grâce à moi !

J E R S A C.

Monsieur connaît mon bien.

Madame DE MELCOUR.

Monsieur m'a fort vanté sa Terre de Vaugien.

J E R S A C.

Bon ! je l'y fis un jour souper avec des femmes ;
Même il y fut charmant, très-goûté de nos Dames.

Madame DE MELCOUR.

Comme ici.

J E R S A C.

Plus, ma Charge, un assez bon effet ;
Entre les mains d'un homme, on fait bien ce que c'est.
Ma maison de campagne aussi, vous l'avez vue ?

VILMON, diffrait.

Je le crois.

J E R S A C.

Je le crois ! elle vous est connue.

VILMON, à part.

O ! dans quel maudit piège elle a su m'engager !

J E R S A C.

De belles eaux, un parc, un vaste potager,

(A Madame de Melcour.)

Cinq cents arpens de bois mis en coupe réglée.

(A Vilmon.)

Plus, ma Terre d'Olbec.

Comédie.
VILMON.
D'Olbec F
JERSAC.

27

Très-bien peuplée,
Gros bourg, excellent vin, vous en boirez.
VILMON, toujours distrait.

Fort bon.

JERSAC, à Madame de Melcour.
C'est un sief, & ma femme en portera le nom.
Je ne vous parle point d'une petite Terre.
Que je compte arrondir, mais où je ne vais guère.
En attendant j'afferme ; & puis, pour dernier lo,
Deux parens dont j'hérite.... & qui mourront bientôt.

VILMON.

Vous avez leur parole ?

JERSAC.

Oui, car ne vous déplaît,
L'un a quatre-vingt ans, l'autre soixante & seize,
(A Madame de Melcour.)
La tante ? Sur son bien on peut compter ?
Madame DE MELCOUR.

D'accord.

JERSAC.

Elle n'est plus.... très-jeune.

VILMON.

Elle est très-verte encor.

(A part.)

Je veux qu'aujourd'hui même elle nous en délivre.

(A Jersac.)

Il faut malgré son bien, lui permettre de vivre.

JERSAC, riant.

Il est vrai qu'aux parens on doit quelques égards.

— J'ai vu deux fois la niece. Ah ! les plus beaux regards !...

VILMON, à part.

Bon !

JERSAC.

Une taille !

VILMON, malignement.

Un teint.

JERSAC.

Les roses du bel âge.

Madame DE MELCOUR.

Les roses ! La beauté n'est qu'un frêle avantage.

JERSAC.

La sienne dura.

VILMON.

Croyez-vous ?

JERSAC.

Je prétends.

Digitized by Google

By *La Mere Jaloise* ;
Vous la ramener belle encore à quarante ans.

V I L M O N.

Elle va faire un bruit !

J E R S A C.

Nos Dames de Bayonne.

Vont me haïr un peu, mais je le leur pardonne,
J'ai cru pourtant lui voir un petit air d'humeur.

Madame DE MELCOUR.

Les filles qu'on marie ont assez l'air boudeur.

J E R S A C, *d'un air de confidence.*

Nous espérons dans peu vous appeler grand'mere.
De ses petits-enfans, on est, je crois, bien fiere !

V I L M O N.

Plus que des siens, dit-on.

J E R S A C.

On vous en enverra,

Et vous les gâterez autant qu'il vous plaira.

Madame DE MELCOUR.

Mon mari vous attend.

J E R S A C, *à Vilman.*

Quel bonheur nous rassemble !

Qui m'eût dit autrefois, quand nous fimes ensemble,
Ce grand dîner sur mer, que quelque beau matin
Je serois à Paris marié de sa main ?

(*Il lui serre tendrement la main & s'en va.*)

V I L M O N, *à part.*

Marié de ma main ; c'est moi qui le marie !



S C E N E IV.

Madame DE MELCOUR, M. DE VILMON,

V I L M O N,

Mais, est-ce tout de bon ? Est-ce plaisanterie ?
Pentends déjà des cris sur cet enlèvement,
Sa tante qui l'adore....

Madame DE MELCOUR.

Eh ! c'est précisément

Sa tante qui l'adore & la gâte sans celle ;
Que je dois sensément séparer de sa nièce.
Sans doute, près de moi... j'aimerois mieux l'avoir.

V I L M O N.

Choisissez dans Paris !...

Madame DE MELCOUR.

Dans Paris ! pour y voir

Mille travers ? des fats blasés dès leur jeunesse ;
Ne pouvant rien aimer pas même une maîtresse,
Des sortes de mode, un tas de jeunes fous,

Très-prodigues amans, très-volages époux ;
Enfin, un luxe affreux, les plus folles dépenses ;
Des enfans renommés par cent extravagances ;
En proie aux usuriers, ruinés dès vingt ans ;
Et calculant déjà les jours de leurs parents.
Avouez : cet air-ici, pour une jeune femme...

V I L M O N.

Contagieux ?

Madame DE MELCOUR.

Mortel.

V I L M O N.

En province, Madame,

On n'est pas plus farouche.

Madame DE MELCOUR.

Un fat est moins couru ;

On y rougit du vice & nom de la vertu,
Nos puerilités n'y tournent pas les têtes ;
Au lieu de parler bas, soupers, *proverbes*, fêtes,
On pense à des devoirs, on vit chez soi, content ;
Peut-être un agréable est-là moins important ;
En revanche on y voit des époux & des peres,
Plus de bonheur & moins de rien & de misères.

V I L M O N.

Mais....

Madame DE MELCOUR.

Je l'ai résolu.

V I L M O N.

Mais....

Madame DE MELCOUR.

Pardon, tous vos *mais*.

Ne m'ébranleront pas.

V I L M O N.

Madame, je me taïs.

Madame DE MELCOUR, *après un silence*.

Sauriez-vous un parti ?

V I L M O N.

Peut-être.

Madame DE MELCOUR.

Qui ?

V I L M O N.

Terville.

— Vous riez ; moi, je crois qu'il seroit difficile
De trouver mieux ; bien né, jeune riche.

Madame DE MELCOUR.

Oui vraiment,

V I L M O N.

D'une figure...

Madame DE MELCOUR.

Aimable.

La Mere Jalousie.
V I L M O N.
Et d'un esprit...
Madame DE MELCOUR.

Charmant.

Dites, si vous voulez, qu'il est peut-être unique,
Empêtré sans fadeur, gai sans être caustique,
Le meilleur ton, par-tout également goûté,
Et cependant point d'airs, nulle fatuité,
Les grâces de son âge & la raison du vôtre.

VILMON, souriant.

Eh ! convenez-en, bien ce gendre éclipsé l'autre.

Madame DE MELCOUR, souriant aussi.
Il ne le sera point.

V I L M O N.

Il vous convient.

Madame DE MELCOUR.

Très fort.

V I L M O N.

Vous le voyez souvent.

Madame DE MELCOUR.

Oui.

V I L M O N.

Tous les jours.

Madame de MELCOUR, avec une impatience gaieté.
D'accord.

V I L M O N.

Il peut aimer Julie.

Madame DE MERCOUR, piquée.

Oh ! point du tout.

V I L M O N.

Peut-être.

Ses affinités....

Madame DE MELCOUR.

Vous croyez le connaître ;

Il aime ailleurs ; adieu. Vous qui savez tout voir,
Vous auriez dû, Monsieur, vous en appercevoir.

(En riant.)

Cette difficulté, je crois, n'est pas légère.

VILMON, à part.

Je crains d'avoir encor fait une belle affaire.

(Haut.)

Il aime ailleurs ?

Madame DE MELCOUR.

Mais oui.

V I L M O N.

Vous, sans doute ?

Madame DE MELCOUR, souriant.

Mais... non.

V I L M O N.

Vous le croyez épris ?

Comédie.

93

Madame DE MELCOUR.

Je ne crois rien, Vilmon ;

Je ne puis empêcher qu'une jeune cervelle

Ne se dérange un peu ; mais....

V I L M O N .

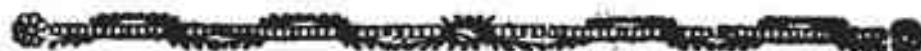
Vous ferez cruelle.

Madame DE MELCOUR.

Adieu.

V I L M O N , à part.

Maudits conseils ! .



SCENE V.

Madame DE MELCOUR, M. DE VILMON,
M. DE Terville.

VILMON, appercevant Terville, à part.

J'ustement le voici.

Bon.

Me. DE MELCOUR , à part.

Il me faut hâter ce mariage-ci.

VILMON, en sortant, à l'oreille de Terville.

Allez.

T E R V I L L E .

Oui ; mais je crains...



SCENE VI.

Madame DE MELCOUR, M. DE Terville.

Me. DE MELCOUR, va pour sortir.

TERVILLE , timide & embarrassé.

D

Aignez-vous m'entendre ;
Madame !... je veux... j'ose... oui, je dois vous apprendre
Un secret... dans mon cœur trop long-temps retenu ;
Si je diffère encor...

Me. DE MELCOUR , souriant.

Ce secret m'est connu.

T E R V I L L E .

Mes regards... mes discours ont pu vous en instruire ,
Mais au fond de mon cœur vous ne pouvez pas lire ;
Non , vous ne savez pas à quel point... il chérit...
Où pourrois-je trouver tant de beauté d'esprit ,
De graces; décidez du bonheur de ma vie ;
Mon sort dépend de vous.

Digitized by Google

La Mere Jalouse ;
Me. DE MELCOUR, gaiement.
De moi ! quelle folie !

(à part.)

Je ris pourtant de voir qu'à l'heure, qu'au moment
Où j'établis ma fille, il me vienne un amant
A mes pieds, malgré moi, se déclarer en forme.
haut.

Terville, il ne faut pas qu'ici je vous endorme
D'un vain espoir.

TERVILLE.

O Ciel !

Me. DE MELCOUR, *d'un air noble & presque sérieux.*

Finissons ; à mon gré,
Tout ce petit roman a déjà trop duré,
Trop ; & puis, ce beau feu (que je crois très-sincère)
A Monsieur de Melcour ne peut-il pas déplaire ?

TERVILLE.

Il l'ignore ; d'ailleurs, il partage vos goûts ;
Il est si complaisant, a tant d'égards pour vous !

Me. DE MELCOUR, *avec un éclat de rire.*

Tant d'égards ! tant d'égards ! L'expression m'étonne.
Vous appellez égards !... elle est neuve, très-bonne.

TERVILLE.

Votre gaîté, Madame, est cruelle pour moi ;
Décidez, prononcez.

Me. DE MELCOUR.

Terville, je ne doi,
Ni ne puis vous entendre ; il faut que je vous laisse.

TERVILLE.

Je connois mon rival ; je fais votre promesse
Et vos engagemens ; vous me sacrifiez ;
Mais je veux, ou les rompre, ou mourir à vos pieds.

Me. DE MELCOUR.

Quoi ! des engagemens ! un rival ! mais quel stile !
Je ne vous entends plus ; vous êtes fou, Terville.

TERVILLE.

Je le suis de douleur. Si Julie, en ce jour,
Si votre fille enfin est le prix de l'amour,
J'ai droit de l'obtenir.

Me. DE MELCOUR, *très-étonnée.*

Ma fille !

TERVILLE.

Je l'adore.

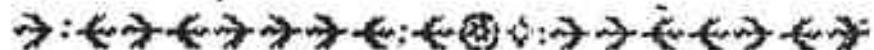
Faut-il vous le jurer, vous le redire encore ?
Je l'ai vue au couvent & l'aime pour jamais.
A son premier regard je sentis que j'aimois.
Un oncle me parloit d'Hortense, d'Emilie ;
Je repoussai cet oncle, & parlai de Julie ;
Ne m'en sachez pas gré, c'est qu'elle éclipse tout.
Seule, seule à mes yeux, je la voyois par-tout.

J'aime.

Digitized by Google

J'ai me, j'ai quelque bien, un nom connu, je pense.
 Et puis, je n'aurois pas la dure extravagance
 De venir l'arracher à ces bras maternels ;
 Ne me supposez point de projets si cruels.
 Près de vous, trop heureux : dans Paris, l'un & l'autre
 Vos goûts seront nos goûts ; votre maison, la nôtre ;
 (Après une pause.)

Quoi ! vous m'abandonnez à tout mon désespoir.



SCENE VII.

Madame DE MELCOUR, M. DE TERVILLE ;
 Madame DE NOZAN.

Me. DE NOZAN, *dans le fond se tournant vers la coulisse*,

Non, Monsieur de Jersac, non. Je prétends la voir ;
Elle s'avance & s'arrête voyant Terville qui s'est jeté
une seconde fois aux pieds de Madame de Melcour

TERVILLE.

Vous ne me dites rien ! Il y va de ma vie.

Me. DE NOZAN, *très-étonnée*.

Fort bien !

TERVILLE, *se relevant*.

Parlez pour moi, Madame, je vous prie.

Me. DE NOZAN, *avec indignation*.

Perd-il la tête ? allez.

TERVILLE.

Juste Ciel !... Je ne voi

Qu'un seul homme qui puisse avoir pitié de moi ;

Courrons. (Il sort.)

Me. DE NOZAN, *le suivant de l'œil*.

Mais en effet !



SCENE VIII.

Me. DE MELCOUR, Me. DE NOZAN.

Me. DE NOZAN.



À découverte est bonné ;

Ne vous figurez pas au moins qu'elle m'étonne.

On veut plaire, on s'expose ; on voit des étourdis

Jeunes, entreprenans, & de plus enhardis.

Très-pathétiquement, à genoux, d'un air tendre ;

Ils viennent supplier qu'on daigne les entendre ;

Qu'on ait quelque pitié de leurs timides feux ;
 Les étourdis font bien, oui, le tort n'est pas d'eux ;
 On quête adroitement ces belles entreprises ;
 Je n'entendis jamais, moi, de telles sotises

Me. DE MELCOUR.

Que veut dire ce bruit ?

Me. DE NOZAN.

Ce bruit !

Me. DE MELCOUR.

Qu'entendez-vous ?

Me. DE NOZAN.

J'entends que j'ai la clef de ses propos si doux,
 De ses souris flatteurs, de ses coups-d'œil, des vôtres,
 Et d'égards pour vous seule & d'oubli pour les autres,
 Car ils ne voient plus rien quand ils ont le cœur pris,
 Ou ne voient qu'un objet. Ces tranquilles maris !
 Non... que j'ose penser...

Me. DE MELCOUR.

Madame, êtes-vous folle ?

Me. DE NOZAN.

Le traître ! & pas un mot, une douce parole
 A ma charmante nièce ! entre ces deux portraits,
 Monsieur n'étoit frappé que du vôtre ; vos traits,
 Vos traits seuls le charmoient. Qu'il a su me déplaire.

Me. DE MELCOUR, *très-vivement*.

Et vous aviez raison.

Me. DE NOZAN, *d. demi-voix*.

Vous qui seriez sa mère.

Le petit sor !

Me. DE MELCOUR.

Sa mère !

Me. DE NOZAN.

Et voilà donc pourquoi

On veut la marier, l'exiler loin de moi
 A Baïonne, à Pekin ; mais il a dû m'entendre,
 Mais je l'ai harangué, votre prétendu gendre.
 Si du moins il parloit de s'établir ici !

Elle est interrompue par M. de Melcour.



SCENE IX.

Madame DE MELCOUR, M. DE MELCOUR ;
 Madame DE NOZAN.

MELCOUR, *avec joie*.

ON se querelle encor ! Quoi ! Qu'est-ce que ceci ?
 Eh, félicitez-vous ; excellente nouvelle !

Digitized by Google

Me. DE NOZAN.

(A part.) (A Melcour.)

Ces maris sont plaisans ! excellente, oui, fort belle !

MELCOUR.

Écoutez, écoutez : Terville est amoureux.

Me. DE MELCOUR, *d'un air tranquille.*

Monsieur, je le savais.

MELCOUR.

Nous sommes trop heureux ;

Mais épris comme un fou, comme on l'est à son âge.

Il presse, il sollicite, il veut en mariage...

Me. DE NOZAN.

En mariage ! qui ?

MELCOUR.

Julie.

Me. DE NOZAN.

Ah quelle erreur !

Quoi, Julie !

Me. DE MELCOUR, *avec un sourire forcé.*

Oui, Julie.

Me. DE NOZAN.

O Ciel ! pardon, ma sœur ;

Pardon. J'ai pu penser, (n'étiez-vous pas surprise ?)

Que c'est vous qu'il aimoit ! je me suis bien méprise.

Mais comme il étoit tendre ! & moi, je vous ai dit !...

Me pardonnerez-vous ? j'avois perdu l'esprit.

Me. DE MELCOUR.

Oui, Madame.

Me. DE NOZAN.

Je suis injuste, extravagante.

Me. DE MELCOUR..

Oui, Madame.

Me. DE NOZAN.

Étourdie.

Me. DE MELCOUR.

Eh oui.

Me. DE NOZAN.

Presque méchante ;

Vous devez m'en vouloir.

Me. DE MELCOUR.

Eh non.

Me. DE NOZAN.

J'ai des remords.

Me. DE MELCOUR.

Gardez-les, tout est dit.

Me. DE NOZAN.

Oh ! lorsque j'ai torts,

Je fais les réparer & bien vite.

Me. DE MELCOUR.

Par d'autres.

Je n'y manque jamais.

MELCOUR, très-étonné.

Quels discours font les vôtres ?

Quelle énigme !

Me. DE NOZAN.

Monsieur, rien ne peut m'excuser.
Imaginez-vous donc que j'ai pu m'abuser
Jusqu'à croire Terville... occupé de Madame.

(Bas à M. de Melcour.)

Elle est bien ; mais ma nièce.

Me. DE MELCOUR, se rapproche & entend ; à part.
Impertinente femme !

Me. DE NOZAN.

J'ai pensé, j'ai parlé, j'ai vu tout de travers.
Maintenant à vos pieds je verrois l'univers,
Je croirois l'univers amoureux de ma nièce
Et qu'on vous parle d'elle ; adieu. Elle s'en va.

Me. DE MELCOUR, à part.

Cruelle espèce !

M E L C O U R.

Terville auroit bien dû parler un peu plutôt ;
Mais, vous qui le saviez, pourquoi n'en dire mot ?Me. DE NOZAN, revenant & prenant Madame de Mel-
cour par la main.Vous m'avez pardonné, ma sœur cette méprise ?
Point de rancune.

Me. DE MELCOUR.

Encor !

Me. DE NOZAN.

Mon dieu ! quelle sottise !

Mille, mille pardons.

SCENE X.

Me. DE MELCOUR, M. DE MELCOUR.

Me. DE MELCOUR, regardant au fond du Théâtre.

E

Elle va revenir.

MELCOUR de même.

Non... Elle est un peu folle, il faut en convenir ;
Mais bonne femme au fonds. O ça, ce mariage...

Me. DE MELCOUR.

Vous allez m'en parler ?

M E L C O U R.

N'eût-il que l'avantage

Et s'il est près de vous...;

Digitized by Google

Me. DE MELCOUR.

Bon ! unir deux enfans !

À-t-on un caractère, une tête à vingt ans ?
 Le beau projet ! Monsieur, c'est immoler Julie,
 C'est unir la folie enfin à la folie.

MELCOUR, vivement.

C'est faire leur bonheur : Terville en est charmé ;
 Terville l'aime trop, pour n'en pas être aimé.

Me. DE MELCOUR, vivement.

Pentends ; c'est pour cela que je la lui refuse.
 Ces belles passions dont l'éloquence amuse,
 Feront bien réussir des contes, des romans,
 Des mariages, non ; je crains les engouements.
 Faut-il s'idolâtrer avant de se connoître ?

M E L C O U R.

Mais doit-on, pour s'unir ne pas s'aimer ?

Me. DE MELCOUR.

Peut-être.

Ces nœuds seroient plus sûrs, le regret moins cruel.
 Quand deux jeunes époux paroissent à l'autel,
 Par pitié pour cet âge on devroit, ce me semble,
 Leur demander d'abord si l'amour les rassemble,
 Si par enthousiasme ils viennent se lier...

MELCOUR, l'interrompant d'un air froid.

Et répondent-ils, Oui : vite les renvoyer.

Me. DE MELCOUR.

Sans doute.—Est-ce l'amour qu'il faut prendre pour
 guide ?

Avec chaleur.

Une telle union veut un esprit solide,
 L'avenir, l'avenir : voilà ce qu'il faut voir.
 Des biens à conserver, des enfans à pourvoir,
 Un état à remplir, un nom à rendre illustre,
 Des postes importans & qui donnent du lustre,
 Enfin unir les noms, les fortunes les rangs,
 C'est ce dont il s'agit, & de tendres amans
 S'inquiètent fort peu de tout cela, je pense.

*Elle se détourne pour sortir ; aux premiers mots de M.
 de Melcour, elle s'arrête & paroît l'écouter avec
 impatience.*

M E L C O U R.

Très-bien à deux époux prêcher l'indifférence.

Moins d'intérêt, Madame, & plus de sentiment,
 Croyez moi : le bonheur que l'on goûte en s'aimant,
 Nuit aux frivolités & non pas aux affaires.

Eh, pourquoi n'est-il plus d'enfans, d'époux, de peres ?
 Pourquoi même ces noms sont-ils presque ignorés ?
 C'est qu'un vil intérêt nous a dénaturés.

C'est que, grâce à l'orgueil, l'hyphen même est avare ;
 C'est qu'on unit les biens ; les coeurs, on les sépare.

Moi, pour mieux les unir, je leur défends d'aimer,
Et puis votre Terville a trop su m'alarmer ;
Sa fièvre m'épouvante, il faut que j'en convienne.
Une petite tête a pu tourner la sienne.
Si comme moi, Monsieur, vous l'avez entendu !
Tenez, il étoit là, gémissant, éperdu,
En mots entrecoupés exprimait son délire,
Criant, n'écoutant rien ! (A demi-voix.)

Puisqu'il faut vous le dire

Cela faisoit pitié.

M E L C O U R.

Madame, c'est ainsi
Que je viens de le voir & j'en étoit ravi.

Me. DE MELCOUR.

Ravi !

M E L C O U R.

Qu'a cet amour enfin de si funeste ?

Me. DE MELCOUR.

Monsieur, l'amour finit, le caractère reste,
Et de ces cœurs brûlans il faut se défier.
Lui-même il aideroit à me justifier,
Il ne tarderoit pas. Rien n'est long-temps extrême ?
C'est ma fille aujourd'hui qu'il croit aimer, qu'il aime,
Qu'il l'épouse, & demain sa sensibilité
Aux pieds d'un autre objet l'aura précipité ;
D'un autre objet peut-être, ou plus ou moins aimable.

M E L C O U R.

Oh ! je sens tout le prix d'un être raisonnable,
Calme, tranquille, froid. Je l'avoûrai pourtant,
D'un cœur sensible & chaud le mien est plus content ;
Ces cœurs-là sont les bons. Eh ! d'abord ils préviennent ;
Ils peuvent s'égarer ; mais bientôt ils reviennent ;
Jusques dans leurs écarts estimés généreux,
Et le peu de bonheur que l'on a, nous vient d'eux.
Oui, Terville inconstant auroit encor pour elle
Les soins d'un cœur honnête & d'un ami fidèle.
Bref, ce Monsieur Jersac est ici peu connu,
Il arrive... d'hier ! à peine l'ai-je vu,
Une charge, du bien ; quels titres pour nous plaire !
Terville est estimé, Madame ; Il vous révère,
Votre sœur est pour lui ; je l'aime & je le dois :
Vous me l'avez loué vous-même mille fois.

Me. DE MELCOUR.

Et je veux bien encor, Monsieur, le louer mille,
Pourvu qu'il ne soit point...

M E L C O U R.

Votre gendre.

Me. DE MELCOUR.

Terville...

Ne le fera jamais ; enfin vous dis-je...
M E L C O U R.

Enfin,

Vous voilà résolue ?

Me. DE MELCOUR.

Oui , tel est mon dessein...

Que rien ne peut changer , ni ma sœur , ni vous-même.

(*Elle veut sortir.*)

MELCOUR , l'arrête , & après un silence.

Julie est votre fille , il est vrai , mais je l'aime ;

Mais de ses premiers ans mes yeux furent témoins ,

Elle est la mienne aussi : tendresses , maîtres , soins...

Tout ce que pour mon fils on me voit faire encore ,

Pour elle je l'ai fait , personne ne l'ignore.

Et , quand pour votre hymen j'osai me présenter ,

Quelle frayeur alors devoit vous arrêter !

Celle de voir un jour dans la même famille ,

Les fils d'un second lit opprimer votre fille ,

De me voir négliger votre enfant pour les miens ;

J'ai défendu ses droits , j'ai même accru ses biens ,

Vous m'avez vu son pere , & non pas son beau-pere :

Je saurai l'être encor.

Me. DE MELCOUR.

Ne suis-je point sa mere.

Et , si je peux soucrire à cet éloignement ,

Si mon cœur se résout...

M E L C O U R.

Madame , franchement

Dans un cœur maternel ce courage me blesse.

Me. DE MELCOUR.

De ma fille , en un mot , Monsieur , je suis maîtresse ;

Et maîtresse absolue.

(*Elle veut sortir.*)

MELCOUR , l'arrête encor.

Oui , mais pour son bonheur ,

Et le mien en dépend ; je dis plus , mon honneur ,

Que diroit-on par-tout que c'est-là mon ouvrage ;

Qu'une ame intéressée a fait ce mariage.

Dans un monde frondeur , & ne pardonnant rien ,

Qui voit tout , rit de tout , blâme... même le bien ,

Les uns m'accuseroient d'une coupable adresse ,

D'autres , plus indulgents , d'une lâche foiblesse .

Me. DE MELCOUR.

Le monde est ridicule , injuste , faux , jaloux...

M E L C O U R.

Voici présentement ce qu'il diroit de vous.

Me. DE MELCOUR.

Je fais le mépriser , & m'en tiens à bien faire.

M E L C O U R.

Que Julie... a sans doute une excellente mère ,

Digitized by Google

40 *La Mere Jalouse* ;
Mais qu'elle vous déplait moins, oui, moins depuis
un temps,
Que peut-être elle a tort d'avoir déjà seize ans,
Que de jeux, de plaisirs, de fêtes entourée,
Vous ne haïssez pas de vous voir adorée...
Eh ! que fais-je Madame, ils seroient assez fous
Pour aller vous prêter des sentiments jaloux.

Me. DE MELCOUR.

Quoi, Monsieur!...

M E L C O U R.

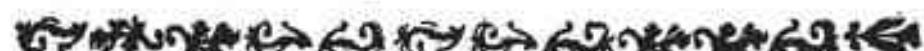
Au couvent vous l'auriez retenue
Deux ans de trop. Ici personne ne l'a vue ;
Vous avez tout-à-coup suspendu vos concerts ;
Vos soupers, si brillans, sont aujourd'hui déserts ;
Ces migraines d'ailleurs, ces nerfs, ces bouderies ;
La scène du tableau, celle des Thuilleries,
Et Terville éconduit, & Jersac préféré :
Faut-il vous parler net, enfin ! — Je les croirai,
Si je ne suis ici détrompé par vous-même.

Me. DE MELCOUR, prête à sortir.

S'il faut vous détromper en changeant de système ;
S'il faut, pour les caquets, rompre un engagement ;
À Monsieur de Jersac faire un fol compliment,
Le chasser, accepter un étourdi pour gendre,
De vos soupçons, Monsieur, rien ne peut me défendre ;
Et j'ose m'y livrer.

(*Madame de Nozan repart & s'arrête dans le fond.*)

Au surplus je vous voi.
Vous, Madame, Vilmon, tous ligués contre moi ;
Mais ma fille peut-être obéit à sa mère,
Je dispose des biens que m'a laissés son père,
J'ai mon avis aussi, j'ai des droits, un pouvoir,
(*D'un ton plus doux.*)
Et je m'en vais songer à les faire valoir.



SCENE XI.

M. DE MELCOUR, Madame DE NOZAN.

Ils se regardent quelque temps d'un air triste sans se parler.

Me. DE NOZAN.

Q Uoi ! je viens de donner une fausse espérance
A notre cher enfant !

M E L C O U R.

Dieux, quelle préférence !
Quel hymen ! comme vous j'en gémis ; mais hélas !
Madame, elle veut.

Mé

M. DE NOZAN.

Moi, je ne le veux pas !

Cela ne sera pas. Monsieur gémit, soupire !

MELCOUR.

Eh ! que n'ai-je pas dit !...

M. DE NOZAN.

Il s'agit bien de le dire !

Ces mariés ! ils ont tous l'orgueil de commander,
Et quand il faut vouloir ne savent que céder.

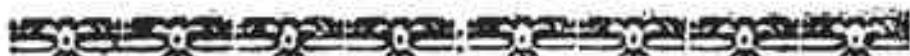
(En se retournant)

Mais c'est être à la fois ridicule & barbare,
Madame.—On nous l'enlève ! ô Ciel ! on nous séparé !

(A Melcour.)

Non, ne le craignez pas, vous êtes dans l'erreur,
Vous ne me comptez point. Non, Madame ma sœur
Je cours chez nos parens, chez tous je vais contre eux;
Ameuter l'univers. Et cette autre cervelle,
Ce beau Provincial ? Oh ! de la tête aux pieds,
Comme je vais le Peindre ! Ils seront effrayés
De cet enlèvement. A Bayonne, son gendre !
Je voudrois par plaisir, qu'il fût-là pour m'entendre !
Si je ne réussis... mais je réussirai,
Je... je ne réponds pas de ce que je ferai.
Mes chevaux, mes chevaux, vite, le moment pressé,
Allons.... Ma pauvre nièce, hélas ! ma pauvre nièce !

Fin du second Acte.



ACTE III.



SCENE PREMIERE.

JULIE, M. DE TERVILLE.

JULIE, s'avançant peu à peu, & regardant derrière elle.

AH ! Terville... Monsieur, j'ai peine à respirer !
Je m'échappe un instant, je vais vite rentrer.
C'est la première fois... je suis toute tremblante ;
Que je vous parle seule.

TERVILLE.

Eh bien donc ! votre tante !

JULIE, toujours l'air, inquiet, regardant derrière elle
& droite & à gauche, même jeu pendant toute la Scène
Ma tante ? Elle est fortie, & tardé à revenir.

X

42 *La Mere Jalouse;*
Mais ma mere ! grand Dieu , que vais-je devenir ?
Elle m'a dit encore & même avec colere...

TERVILLE.

D'épouser ce Jersac !

JULIE.

Et puis d'un ton sévere ,
Très sec... m'a dit de vous. Oh ! bien du mal... hélas !
M'auroit-elle dit vrai ? Non , je ne le crois pas.

TERVILLE.

Que mai ? Comment ! parlez , parlez , Mademoiselle...
JULIE , toujours alarmée.

N'entendes-vous rien ?

TERVILLE , écoutant.

Rien. Enfin , quoi ; que dit-elle ?
JULIE.

Mais elle dit d'abord...

TERVILLE.

Ménageons les instans.

JULIE.

Que vous êtes trop jeune.

TERVILLE.

Et j'ai plus de vingt ans !

Ensuite ?

JULIE.

Elle est venue à votre caractère ,
A compré vingt défauts , que je ne vous vois guere ;
Je ne fais , moi , comment elle peut vous juger
Avec cette rigueur ; elle vous croit.. léger ,
Elle a même osé dire... éventé... sans cervelle.
Je me suis récriée & j'ai dit (devant elle)
Que vous me paroissiez plein de sens , de raison ,
Et qu'elle se trompoit.

TERVILLE , lui baise la main avec transport.

Est-ce tout ?

JULIE.

Mon Dieu non ,
Et tout cela n'est rien , ou du moins peu de chose ;
Près du dernier reproche.

TERVILLE , effrayé.

Et quel est-il ?

JULIE , pleurant presque.

Je n'ose ,

Je n'ose vous le dire ; il m'a percé le cœur.

TERVILLE , avec plus d'effroi.

Qu'est-ce donc ? Ciel ! d'abord ce n'est rien sur l'honneur.

JULIE.

Mon Dieu si.

TERVILLE.

Comment donc ! parlez , je vous conjure ;

L'honneur !

Digitized by Google

JULIE.

C'est qu'elle croit, que dis-je ? elle m'affirme
Que bientôt...

TERVILLE.

Que bientôt...

JULIE.

Vous ne m'aimerez plus.

TERVILLE, *sauvant.*

Non, elle veut par-là, colorer ses refus...

JULIE, *l'interrrompant.*

Elle m'a dit aussi tant de mal de moi-même,
Elle qui doit m'aimer & qui sans doute m'aime,
Qu'en vérité je crains, oui, que vous ne changiez,
Et qu'elle n'ait raison.

TERVILLE, *avec chaleur*

O Dieux ! vous le croiriez ?

Elle ne le croit pas, l'artifice est visible.

Mais il faudroit d'abord que cela fût possible.

Ciel ! plus cruellement peut-on me soupçonner ?

Voilà de ces propos qu'on ne peut pardonner ;

Il pouvoit me coûter votre cœur... & la vie.

Je cesserois d'aimer ! J'aimerois moins Julie !

Moi ! — Mais qui donc, mais qui pourriez-vous me nommer,

Qui veut-elle que j'aime, ou que je puisse aimer,

Si jamais... je ne puis achever ; la parole

Me manque à cet idée ; elle est cruelle & folle.

JULIE.

Je le pense de même.

TERVILLE.

Allons, rassurez-vous.

JULIE.

Enfin elle a repris un air un peu plus doux,

Sa vue avec bonté sur moi s'est attachée,

J'étois prête à pleurer, elle a pu toucher

Mais tout-à-coup... Monsieur, j'obéis mal.

TERVILLE.

Mais !

JULIE.

Mais

Elle m'a défendu de vous parler jamais.

(*Elle fuit.*)

Ne me retenez pas, elle peut nous surprendre.

TERVILLE, *la retenant.*

Un mot.

JULIE, *tremblante.*

Quitez ma main... O ciel ! je crois l'entendre.
Elle fuit très-vite jusqu'au fond du Théâtre, & ap-
percevant sa taire, elle s'arrête & revient peu-à-peu,

S C E N E I I.

JULIE Madame DE NOZAN, M. DE TFRVILLE,

Madame DE NOZAN, sans se montrer.

J'Ai couru tout Paris, j'ai crevé mes chevaux,
 (Elle entre.)

Ah! bon Dieu! quelles gens! quelles gens! quels propos
 Avec eux, Dieu merci, me voilà bien brouillée.
 D'abord notre Comtesse, à peine réveillée,
 Passant les nuits au jeu. J'entre, on me fait asseoir,
 Quoi! si matin! Matin! à sept heures du soir:
 Bâillant, frottant ses yeux: *La petite est jolie,*
Je l'aime, votre nièce; eh bien, on la marie!
 Le tout d'un ton traînant à me faire périr.
 Je l'interromps, m'explique & l'invite à courir,
 A me suivre par-tout. *Moi! pour un mariage?*
M'en mêler! non, Madame, il faut bien du courage
Pour marier les gens.

TERVILLE, l'écoutant avec impatience.

Mais votre Magistrat?

J U L I E.

Eh bien!

Madame DE NOZAN.

Avoit encor sa robe & son rabat.

T E R V I L L E.

Je le connois beaucoup.

Madame de NOZAN.

Je vous en félicite.

Monsieur le Président me pérore; il me cite
 Des loix! *La loi, Madame, ordonne expressément...*
—Qu'une mère, Monsieur, très-ridiculement
Disposé de sa fille! — Oui, telle est l'ordonnance,
Que de se marier l'enfant eût la licence,
Ce seroit pas encor.

TERVILLE, criant.

Mais, Monsieur, il s'agit

Du bonheur de Julie.

Madame de NOZAN.

Eh, c'est ce que j'ai dit.

Et cet autre long, sec, froid, avec sa manie
 Des chevaux! je le hais. Et la jeune Cénie!

T E R V I L L E.

Sa compagne au couvent.

J U L I E.

Oh! celle-là d'abord

M'aime, & j'en suis bien sûre.

Madame DE NOZAN.

Elle t'aime, hé oui, fort;

Mais la danse un peu plus. Droite devant sa glace,

Ma petite étourdie essayoit avec grace

Un Domino.— *Pardon, je vais ce soir au Bal,**Madame, regardez, il ne me va point mal.*

Et je parlois de toi !

JULIE.

Quels parens !

TERVILLE,

Quelles ames !

Nul n'a pitié de nous !

Madame DE NOZAN.

Nul.

JULIE, *d'un air ingénue & plein de bonne foi.*

Pas même les femmes !

Madame DE NOZAN.

Bon, & le jeu ! le Bal !

TERVILLE.

Oh ! bien, puisqu'en ce jour

Mère, parens, amis & Monsieur de Melcour,

Et vous-même, Madame, à qui Julie est chère !

Vous (qui daignez pourtant lui tenir lieu de mère)

Puisque rien ou ne veut ou ne peut nous servir,

A lui-même.

Malheur à l'imprudent qui croit me la ravir !

Madame DE NOZAN, *à elle-même.*

Il est temps d'être enfin & moins bête & moins bonne.

JULIE, *à elle-même.*

Que je le hâurai !

Madame DE NOZAN.

Madame, j'abandonne

Vous, Melcour, cet Hôtel...

JULIE.

Eh quoi, ma tante, eh quoi !

Madame DE NOZAN.

Oui, ma nièce, je veux ne plus songer qu'à moi.

JULIE.

Ah Ciel ! me séparer pour jamais de ma mère,

De Monsieur de Melcour que j'aime comme un père,

Et vous ma tante, aussi, me séparer de vous,

Pour... suivre un étranger dont on fait mon époux !

(Elle regarde Terville.)

Quitter enfin, quitter... Ah ! je suis donc perdue.

(Elle s'en va.)

Madame DE NOZAN.

Défobéis, crois-moi ; je t'ai bien défendue,

Défends-toi maintenant.

SCENE III.

MADAME DE NOZAN, M. DE TERVILLE.

TERVILLE.

Mais n'est-il plus d'espoir ?

MADAME DE NOZAN.

Je vais trouver Je:sac , & lui dire : homme noir ,
Homme affreux, je fais bien , moi , ce qui t'intéresse ,
Tu cherches mon argent encor plus que ma nièce ;
Ne compte pas toucher un denier de mon bien.

TERVILLE.

Eh , Julie est si belle ! Il la prendra pour rien.

MADAME DE NOZAN.

J'irai devant ma sœur & toute la famille
Brûler le Testament que j'ai fait pour sa fille.

TERVILLE.

Bon ! n'en ferez-vous pas un autre avant deux jours ?

MADAME DE NOZAN.

Deux jours , deux mois , deux ans ! C'en est fait pour
toujours.

TERVILLE.

Ils ne le craindront pas ; vous êtes bonne.

MADAME DE NOZAN.

Dure.

TERVILLE.

Vous vous attendrirez.

MADAME DE NOZAN.

Non , ma sœur , je vous jure

Qu'on ne m'attendrit point.

TERVILLE.

Vous aurez beau crier.

MADAME DE NOZAN , à elle-même en se jetant dans
un fauteuil.

N'aurois-je pas vingt fois dû me remarier ?
Eauvre dupe ! — Ils devoient me ménager peut-être.

— Ma chere belle-sœur , vous allez me connoître...

Et me croire , j'espére ; oui , oui , nous allons voir.

TERVILLE , à lui-même.

Moi , je ne prends conseil que de mon désespoir ;
Il faut , sans plus tarder , faire un coup de ma tête.

(Il sort .)

SCÈNE IV.

MADAME DE NOZAN, M. DE VILMON.

VILMON, à part.

S Achons ce qu'elle a fait.

MADAME DE NOZAN, à part, après un silence.
Après tout, qui m'arrête ?

VILMON.

Vous les avez tous vus ?

MADAME DE NOZAN.

Tous.

VILMON.

En si peu de temps ?

Eh bien ?

MADAME DE NOZAN, se levant.

Eh bien, Monsieur, je ne veux ni n'entends
Que votre Béonnois, qu'un triste personnage
Qui vient de faire en poste un fort & long voyage
Pour me ravir ma nièce & pour me dépouiller,
(Service où votre zèle a su se signaler)
Ait quelque jour de moi dix mille écus de rentes
Il calcule sans moi ; je ne suis point sa tante ;
Mon bien n'est pas pour lui... je me marie.

VILMON, souriant.

Eh quoi ?

MADAME DE NOZAN.

Monsieur rit, je suis vieille.

VILMON.

Oh non ; même je crois.

MADAME DE NOZAN.

Vous mentez, je le suis ; oui, vieille, très-majeure ;
Mais j'aurai trois maris, si je veux, tout-à-l'heure,
Je suis riche.

VILMON.

Sans doute. Et pourrois-je, entre nous,

Vous demander ici ? ..

MADAME DE NOZAN.

Qui j'épouse ! Mais... vous.

Je serai très-païsible & très-fidèle épouse,
Nullement exigeante, & moins encore jalouse.
Vous ferez, vous, Monsieur, ce qui vous conviendra ;
Et moi, de mon côté, tout ce qui me plaira.

VILMON.

De tels arrangements font très-bons ; mais Julie !
Votre nièce, une enfant ! ..

Que j'aime à la folie !

M'allez-vous dire ? Soit.

VILMON.

Madame, en bonne foi...

Madame DE NOZAN.

Croyez-vous donc aimer ma nièce plus que moi ?
 Dois-je donc, après tout, l'aimer plus que sa mère ?
 Comment ! un inconnu, quelle absurde chimère !
 Froidement de sa chaise à nos yeux descendra,
 Prèndra mon bien, ma nièce, & puis repartira !
 Mais vous êtes plaisant.

VILMON.

Mais vous allez plus vite ;

Vous la déshéritez.

Madame DE NOZAN, *pleurant.*

Oui, je la déshérite,

Et là mère, & la fille & son cruel époux ;
 J'ai tout vu, tout pesé.

(En essuyant ses larmes.)

Monsieur... me voulez-vous ?

Ne me voulez-vous point ?

VILMON.

Serai-je assez barbare ?

Madame DE NOZAN.

Vous connaissez Dornet, ennuyeux, gauche, avare ;
 Il est amoureux fou de huit cent mille francs ;
 Je ne le puis souffrir ; balancez, je le prends ;
 Le sot, depuis dix ans, me conte son martyre.
 Et vous, vous êtes pauvre... ou plutôt, je veux dire
 Que vous n'êtes pas riche. — On ne me répond pas,
 Prenez-y garde, au moins, car j'y vais de ce pas.

VILMON, à part.

N'allons pas la brusquer sur un étourderie.

(Haut.)

Je suis tout décllé.

Madame DE NOZAN.

Mais, sans plaianterie ?

VILMON.

Oui, Madame.

Madame DE NOZAN.

Je puis y compter !

VILMON.

Sûrement.

Madame DE NOZAN.

Aller chez le Notaire ; y courir ! — Un moment

(Elle tire un crayon & des tablettes.)

Vous vom de baptême ?

VILMON.

Alexandre.

Madame

Votre âge ?

VILMON.

Hé, cinquante-deux ans, sonnés.

Madame DE NOZAN.

Pas davantage ?

Je vous en croyez plus ; c'est neuf ans moins que moi.
Ni pere ni mere ?

VILMON.

Oui.

Madame DE NOZAN.

Tant mieux, ma sœur, je croi,
Me les feroit haïr.

VILMON, à part.

Son idée est heureuse.

Madame DE NOZAN, fermant ses tablettes.
Madame de Melcour, vous ferez furieuse,
Je m'en flatte du moins.

(*Elle veut sortir & l'aperçoit.*)



SCENE V.

Madame DE NOZAN, Madame DE MELCOUR,
M. DE VILMON.

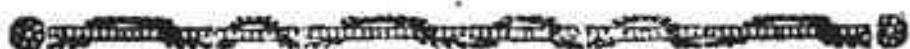
Madame DE MELCOUR.

Est bien, Madame, eh bien ?
Etes-vous décidée ?

Madame DE NOZAN, *d'un air froid.*

Oui. Je donne mon bien
A Monsieur... que j'épouse.

(*Elle jette & s'en va.*)



SCENE VI.

Madame DE MELCOUR, M. DE VILMON.

Madame DE MELCOUR, effrayée, se tait un instant;

Elle est folle, je pense.
Je n'entends rien, Monsieur, à cette extravagance ;
Me l'expliquerez-vous ?

VILMON.

Mais elle veut, je crois...

Dèshériter sa nièce ;

VILMON.

Et m'épouser ! oui, moi ;

Madame, grace à vous.



SCENE VII.

Madame, DE MELCOUR, M. DE JERSAC,
M. DE VILMON.JERSAC, *dans le fond.*

B

On Dieu ! l'étrange femme !

C'est votre belle-sœur dont je parle, Madame.
J'approche ; elle me fuit ; me jette un mot ou deux ;
Elle avoit presque l'air de m'arracher les yeux.Madame DE MELCOUR, à Vilmon ; d'un air
indigné.(*A Jersac.*) (*A part.*)

Je sort... Je vais.... Jersac reculeroit, sans doute.

(*Haut.*)Il faut que je lui parle, il faut qu'elle m'écoute,
Ne vous effrayez pas.(*Elle sort.*)

JERSAC.

De quoi donc m'effrayer ?



SCENE XXX.

M. DE JERSAC, M. DE VILMON.

JERSAC.

M

Ais ils s'entendent tous pour me contrarier !
Une nièce boudeuse, une tante revêche,
Une mère qui fuit, un beau-père qui prêche,
Un ami, des plus fêts ; un petit insensé,
Qui chez moi, m'a-t-on dit, a tout bouleversé ;
Qui me cherchoit par-tout ! Que veut-on ! quelle rage !

VILMON.

Le petit insensé veut vous tuer, je gage :
La petite boudeuse a peu de goût pour vous ;
Le beau-père qui l'aime, appuie un autre époux,
Et la tante soustrait dix mille écus de rente...

JERSAC.

De la dot ?

De la dot.

JERSAC.

Oh ! oh !

VILMON.

Mais, notre tante

Est folle de sa nièce, & vous voit arriver
Du fond de la biscaïe exprès pour l'enlever....

JERSAC, *d'un air pensif.*

Eh ! que ne parle-t-elle ! On peut la satisfaire ;
Et...

VILMON, *finement.*

Rester à Paris ? Cela ne se peut guère.

JERSAC.

Pourquoi non ?

VILMON.

Cette charge.

JERSAC.

Après.

VILMON.

Et vos parents,

Une famille.

JERSAC.

Bah !

VILMON.

Tous vos arrangements ;

Cela seroit trop fou.

JERSAC.

Cela seroit très-sage.

VILMON.

Vous ne le ferez point.

JERSAC.

Je le ferai ; l'enrage !

VILMON.

L'idée, à mon avis...

JERSAC, *très-content.*

Luminuse à mon gré.

VILMON.

Vous ne le suivrez point.

JERSAC, *avec une impatience gai.*

Pâbleu, je la suivrai.

De mon éloignement elle me fait un crime,
A cela près, Monsieur, j'ai, je crois, son estime ;
Eh bien ! je vends ma charge, elle en croira plutôt
Ce sacrifice-là, qu'une promesse, un mot ;
Et tout est appris : la tante moins rebelle
Me paye en bon contrat ce que je fais pour elle ;
Le sensible Melcour à mon hymen souscrit ;
Pour la première fois la nièce me sourit ;
Dans ce moment de joie (elle est jeune, elle est
femme,) G a

L'amour peut aisement se glisser dans son ame.
 Mais la mere !.... Vilmon, la mere ! que d'heureux !
 Notre Hotel près du sien, sa fille sous ses yeux !
 A toute heure, partout, dans les cercles, à table,
 On se voit, on se fête, on est inseparable.
 L'une me garde l'autre ; observez ce point-ci :
 Une mere au besoin veille pour un mari ;
 Adieu. Sans perdre temps je vais chez dix notaires,
 J'ai même ici quelqu'un versé dans les affaires,
 Ami de ces Messieurs, & qui, dans peu de jours,
 Peut me débarrasser de ma charge ; j'y cours.
 J'en placerai les fonds.

VILMON, *riant.*

L'agréable surprise

Que vous nous ménagez.

JERSAC, *riant aussi.*

J'avoue avec franchise,

(En s'en allant.)

Que je n'y pensois pas ; soit. Excellent moyen !

VILMON, *seul.*

Pour nous.

*SCENE IX.*

Madame DE MELCOUR, M. DE VILMON,

Madame DE MELCOUR, *d'un air trouble.*

Mme Audite sœur ! Elle va, n'entend rien ;
 Monsieur de Melcour même, alarmé de sa fuite,
 N'a pu me l'arrêter, & voilà à sa poursuite.
 Mais vous, Monsieur, mais vous....

VILMON.

Rien n'est encor perdu ;

Jersac (rassurez-vous) va vous être rendu ;
 Je le fais prêt encore à remplir votre attente.Madame DE MELCOUR, *avec joie.*
 Quoi, Monsieur !....VILMON, *lentement.*

Il fait plus ; pour le bien de la tante...
 Et le vôtre, sans doute... il se fixe à Paris ;
 Il vient de m'en instruire, & ne m'a pas surpris.
 Les mœurs de la Province avoit votre suffrage,
 Et non pas le séjour ; on les garde à son âge.
 L'heureux projet ! Madame, il remédié à tout ;
 Il satisfait Melcour, votre sœur, votre goût ;
 Il laisse à votre fille une tante, une mere ;
 Il ne vous prive point d'une fille si chère ;

Il me rend votre estime, & j'en suis très-jaloux,
Madame ; en la perdant, je perdois plus que vous.

SCENE X.

Madame DE MELCOUR, seule.

A Vec quelle douceur cette homme m'affassine !
C'est lui qui fait jouer cette nouvelle mine.
Vilmon, Jersac, ma sœur un jeune extravagant,
Que de têtes en l'air.... pour celle d'un enfant !
Et moi-même après-tout, j'ai peine à m'en défendre ;
Oui, je crains d'écouter un sentiment trop tendre,
D'être aussi foible qu'eux. — Quoiqu'il puisse arriver,
C'est pour son intérêt que je veux m'en priver ;
J'ai peut-être un moyen.

SCENE XI.

Madame DE MELCOUR, M. DE TERVILLE.

TERVILLE, de loin.

A H ! Madame, qu'entend je ?
Est-il vrai ? Sauriez-vous ? Quel changement étrange !
Il vend, dit-on sa charge, & se fixe à Paris.

Madame DE MELCOUR.

On le dit.

TERVILLE.

Votre fille est sans doute à ce prix.
C'en estai t !...

Madame DE MELCOUR.

N'allez pas rejouer une scène,
Crier, gesticuler. L'objet de tant de haine,
Le fortuné rival qui fait tant de jaloux,
De ma fille, Monsieur n'est encor l'époux.

TERVILLE.

Se peut-il ?

Madame DE MELCOUR.

Sûrement.

TERVILLE, avec une joie excessive.

C'est me sauver la vie.

Quoi ! vous daignez enfin lui refuser Julie !
Il ne l'épouse point ! Madame, l'heureux jour !
Vous avez donc pitié de moi, de mon amour ?
Eh bien ! je dois, je puis vous le dire à vous-même,
Julie.... il en est temps, vous savez si je l'aime,
Vous savez si ce cœur est pour elle enflammé ;
J'ai le bonheur.... je suis... j'ose me croire aimé.

Madame DE MELCOUR, d'un ton de dépit.

Que Julie à vos feux soit propice ou sévère,
Qu'elle vous aime ou non ; Monsieur, je suis sa
mère ;

Digitized by Google

Je l'ai dit, je répète, & c'est un dessein pris,
Je n'établirai point ma fille dans Paris;
Jersac veut s'y fixer, Jersac n'est plus mon gendre.
(Avec fineffe.)

Par la même raison, vous n'y pouvez prétendre;
Par la même raison, je la refuserois
A vingt autres partis.

TERVILLE.

Qu'entends-je ? Je pourrois !....

Madame DE MELCOUR.

Vous pourrez... vous fixer !...

TERVILLE.

Madame, au bout du monde,

Par tout, dans un désert.

Madame DE MELCOUR, à part, avec joie.

Sa démenace est profonde.

(Haut.)

La province, Monsieur, lorsqu'à Paris déjà...

TERVILLE.

La Province, Madame ? Eh l'on n'est bien que là.
C'est-là qu'on fait aimer, qu'on jouit de son ame,
Qu'on est heureux, je dis heureux, près de sa
femme ;

Point de distractions, les moments les plus doux ;
On ne vit que pour elle, elle aussi que pour vous ;
Chaque jour, chaque instant, chaque lieu vous ras-
semble ;

On ne se quitte pas, on dîne, on soupe ensemble ;
Julie... ô ! la Province est un divin séjour !

Madame DE MELCOUR, toujours plus contente.

Change-t-on de lieus, de demeure en un jour ?

Mais vous extravaguez.

TERVILLE.

Madame, au moment même.

Je puis... vous le savez ; & je suis libre & j'aime.

Madame DE MELCOUR.

Bon ! promesse d'amant.

TERVILLE.

Je promets par l'honneur.

Madame DE MELCOUR.

L'honneur, oui ; mais pourtant il vous faudroit
Monsieur.

Un état.

TERVILLE.

Une charge ? Eh ! qu'à cela ne tienne.

(A part.)

Mais Jersac, m'a-t-on dit, pense à quitter la Sienne ;
O Ciel ! Si je pouvois !... Je crois l'apercevoir.

Madame DE MELCOUR, à part, très-gaie.

Que des gens étonnés !

TERVILLE.

(à Lui-même.)

Je reviens. Quel espoir !

Dieux !

SCÈNE XXX.

Madame DE MELCOUR, *Et dans le fond du Théâtre*
M. DE MELCOUR, Madame DE NOZAN, *ayant*
chacun à la main un contrat.

Me. DE NOZAN, à Melcour.

Q Uelle cede enfin, que je la persuade ;
Ou.... ceci dure trop, j'en tomberois malade,
Je veux me bien porter. — Madame, écoutez-moi ;
Vous voyez ce papier ?Madame DE MELCOUR, *d'un air riant.*

Madame, je le voi.

Me. DE NOZAN.

Bon. Ce n'est qu'un contrat, contrat de mariage,
Arrangé, tout dressé, tout prêt, & qui m'engage
À Monsieur de Vilmon ; vous entendez ?

Madame DE MELCOUR.

J'entends.

Me. DE NOZAN.

Je lui donne mon bien, mes huit mille francs.
MELCOUR, à sa femme.Moi, je vous en propose un autre tout contraire,
Où, grâce à moi, Julie est nommée héritière,
Et que Madame encore a bien voulu décider.
Vous avez à choisir, pourriez-vous hésiter ?Madame DE MELCOUR, *gaiement.*

Quoi ! deux contrats ?

Me. DE NOZAN.

Oui, deux : par l'un je me marie.

MELCOUR.

Par l'autre votre fille....

Madame DE NOZAN, *d'un ton dur.*

Ou ma nièce.

MELCOUR.

Oui, Julie...

Madame DE NOZAN.

Epouse non Jersac ; mais Terville.

Madame DE MELCOUR.

Fort bien.

Madame DE NOZAN.

Signez, je donne tout.

MELCOUR.

Tout, sans excepter rien.

Madame DE NOZAN.

Vous riez ? mais ma sœur, mais je dois me connaître.

La Mere Jalouse ;
Je verrai pleurer ; je pleurerai peut-être ;
Tièst-inutilement ; car ici, dès ce jour,
La chose sera faite & faite sans retour.

Madame DE MELCOUR.

C'est une tyrannie.

Madame DE NOZAN, veut prendre une plume.
 Allons.

MELCOUR, l'arrêtant.

Qu'allez-vous faire ?

SCENE XIII.

M. DE MELCOUR, Madame DE MELCOUR,
 JULIE, Madame DE NOZAN, Monsieur DE
 VILMON.

MELCOUR, à Julie.

Venez, venez tomber aux pieds de votre mère,
 Mon enfant aidez-nous.

JULIE, *en pleurant.*

C'est à vous de m'aider ;
 Et je n'ai qu'une grâce, hélas ! à demander...

Madame DE NOZAN, *pleurant aussi.*
 Tais-toi, petite folle, imbécille pleureuse ;
 Je ne souffrirai point que tu sois malheureuse.

A Madame de Melcour d'un ton très-ferme.
 Ou signez, ou je signe.

SCENE XIV.

M. DE MELCOUR, Madame DE MELCOUR,
 M. DE TERVILLE, JULIE, M. DE JERSAC,
 Madame DE NOZAN, M. DE VILMON.

TERVILLE, *accourant*, à Madame de Melcour ; il
 se place entre elle & sa fille.

E Nfin, je suis heureux.

JERSAC, *accourant à Madame de Nozan.*
 Enfin je suis, Madame, au comble de mes vœux,
 Plus de charge.

TERVILLE, à Madame de Melcour.

Je l'ai ; je me fixe à Bayonne.

JERSAC, à Madame de Nozan.
 Je me fixe à Paris.

Madame DE MELCOUR.

Mais, Monsieur, je m'étonne...

TERVILLE.

Qu'en aussi peu de temps...

JERSAC.

Nous ayons pu traiter ?

TERVILLE.

Monsieur brûloit de vendre.

J E R S A C :

Et Monsieur, d'acheté :

TERVILLE, à Madame de Melcour.

Nous venons de signer un écrit l'un & l'autre.

JERSAC, à Madame de Nozan.

Chez vous-même, un dédit.

(Il lui montre.)

TERVILLE, à Julie.

Quel bonheur est le nôtre !

JERSAC, à Julie.

Il veut dire le mien.

VILMON, étonné.

Qu'ai-je donc fait ici !

M E L C O U R.

Terville, y pensez-vous ?

Madame DE NOZAN, à Terville.

Quoi ! monstre, vous aussi !

(Terville va se placer à côté de Madame de Nozan &

& Jersac à côté de Madame de Melcour.)

TERVILLE.

(A Melcour. A Vilmon.)

O Madame, Monsieur, Monsieur, Mademoiselle !

Suis-je donc si coupable en quittant tout pour elle ?

(A Madame de Nozan.)

Pardon, que voulez-vous ? Que faut-il ! Son bonheur à

Moi, je vous le promets, fiez-vous à mon cœur,

À mes soins. Il n'est rien dont je ne vous répondre ;

(A Melcour.)

Je l'aimerai pour vous, pour vous, pour tout le monde ;

Je serai son ami, son époux, son amant,

Eh ! je n'ai pas besoin d'en faire le serment.

J U L I E.

Non, ne regardez plus qui je hais ou qui j'aime ;

Mais ne disposez point de moi, malgré moi-même !

Madame DE NOZAN, à Madame de Melcour.

Il faut que vous ayez des entrailles de fer.

J U L I E.

Ah ! J'ai trop désiré ce que j'ai de plus cher :

Vous étiez plus d'accord, sans doute, en mon absence ;

J'aime mieux m'éloigner & pleurer en silence ;

J'aimerois mieux ne voir Terville de mes jours ;

Rentrer dans mon couvent, y rentrer pour toujours ;

(En se jettant aux pieds de sa mère.)

C'est votre fille, hélas, c'est moi qui vous conjuré !

Madame DE MELCOUR, attendrie.

Je ne résiste plus au cri de la nature.

J'ai failli te coûter ton repos, ton bonheur ;

Ta fortune ; en un jour, je faisois le malheur

De mon époux, de toi, d'une tante qui t'aime ;

Ma fille, je le sens, j'aurois fait le mien même ;

La Mere Jalouse;
Reste auprès de ta mère, & si yons tous heureux ;
Je t'unis à Terville. (*Elle signe.*)

TERVILLE.

O Ciel !

JULIE.

Qu'entends-je !

MELCOUR, avec joie.

Dieux !

Madame DE NOZAN, avec joie.

Ma sœur !

Madame DE MELCOUR, à Jersac.

Vous ne veniez, Monsieur, dans ma famille...

Madame DE NOZAN.

Que pour compter de fâches & marchander sa fille.

Madame DE MELCOUR.

J'ai fait ce que j'ai dû.

JE RSSAC.

Mais ceci n'est pas mal ;

Je viens en poste, exprès, marier mon rival !

On me trompe à plaisir ; & par un tour d'adresse,

On m'enlève à la fois ma charge & ma maîtresse ;

Et je païrois encor ce dédit ! Non morbleu,

Non, fallut-il plaider pendant vingt ans. Adieu,

(Il sort.)

Madame DE NOZAN, à Jersac.

Je paîrai le dédit,



SCENE XV.

M. DE MELCOUR, M. DE TERVILLE, Madame
DE MELCOUR, JULIE, M. DE VILMON,
Madame DE NOZAN.

Madame DE MELCOUR.

E Mbrassez-moi, ma fille.

MELCOUR.

Nous ne ferons donc plus qu'une même famille !

TERVILLE.

Nous allons vivre ensemble !

JULIE.

O jour heureux pour moi !

Madame DE NOZAN, à Vilmon.

Vous étiez peu tenté de m'épouser, je crois ;

Ah ma sœur ! pour jamais comptez sur ma tendresse,

(Aux autres Acteurs.)

Vous voyez ; rien ne peut résister à ma nièce,